Maze

MAGAZINE : CULTUR… …USIQUE, C… …RATURE, JEUX VIDÉO, ART
AVRIL 2013 - NUMÉRO 18

INTERVIEW
SEXY SUSHI

QUELS FESTIVALS CET ÉTÉ ? - HALTE À LA TÉLÉ POUBELLE - SPRING BREAKERS - DAMIEN SAEZ
TOUT SUR MA MÈRE - UMBERTO ECO - ANTHONY MCCALL - POPOPOPOPS - FAUVE - 007 LEGENDS
IRAK : 10 ANS APRÈS - LES PERSONNAGES DE ROMAN - SIMCITY 5 - DESTRICTED - PANORAMAS

ISSN 2259-7867
MAZEMAG.FR - PAR DES JEUNES, POUR DES JEUNES !
RETROUVEZ MAZE : FACEBOOK.COM/MAZEMAG ET TWITTER.COM/MAZEMAG

THE SMASHING PUMPKINS
BOW LOW
BALTHAZAR
THE JON SPENCER BLUES EXPLOSION
HALF MOON RUN
BAT FOR LASHES
ROVER
ALT-J
LOCAL NATIVES
JAKE BUGG
NEW ORDER
OXMO PUCCINO
BENJAMIN BIOLAY
THE VACCINES
DEAD CAN DANCE
THE LUMINEERS
GABLE
NICK CAVE & THE BAD SEEDS
BLOC PARTY
VITALIC VTLZR
- M -
WAX TAILOR & THE DUSTY RAINBOW EXPERIENCE
THE MACCABEES
69
SKIP THE USE
OLIVIA RUIZ
THE HIVES
SHAKE SHAKE GO
JUVENILES
FAKEAR
MILES KANE
C2C



FESTIVAL BEAUREGARD

5.6.7 JUILLET • NORMANDIE

CHÂTEAU DE BEAUREGARD • HÉROUVILLE ST-CLAIR [14]

FESTIVALBEAUREGARD.COM
FACEBOOK/FESTIVALBEAUREGARD • #BEAUREGARD

ÉDITORIAL

Baptiste Thevelein et **Quentin Tenaud**, Directeurs de la publication, rédacteurs en chef

18 numéros. C'est un peu comme une majorité journalistique, non ? Rien de mieux qu'un numéro festif pour souffler ces bougies. Oubliez les menaces nucléaires, les affaires politiques à scandale, la crise, le chômage, les affaires de corruption, les crises de nerfs de votre belle mère (et la gastro du chien de votre tante), venez vous changer les idées, vous ouvrir l'esprit dans notre numéro d'avril !

Bien loin de nous l'ambiance Spring Breakers (doublement critiqué et analysé dans ce numéro), nous avons plutôt un feu d'artifice culturel à vous proposer. Alors embarquez voyageurs, vous êtes entre les mains de jeunes moussaillons à l'œil vif ! Les flots nous laisseront tout d'abord faire escale en cinéma, avec les critiques du mois, notre retour sur le magistral «Amour» d'Haneke et notre premier abord de Cannes 2013. Mais ce n'est pas tout, l'amour cinématographique est une bonne occasion pour revenir sur le parcours d'une grande actrice comme Juliette Binoche ou penser chef d'oeuvres avec «la porte du paradis» ou «tout sur ma mère», puisque le vintage peut être d'actualité. L'arrêt en musique est inévitable. Soif de découvertes ? Suivez nos conseils festival, partez à la rencontre de FAUVE, des Popopopops ou réapprenez à apprécier SAEZ comme les Strokes. La littérature n'est jamais en reste avec Maze, on vous parle d'Umberto Eco, ou de Shakespeare, nous vous proposons aussi une analyse très complète des personages de «la vie d'une illusion», sans oublier une nouvelle de Basile Imbert, «Le Hum», pour encore voyager. Faites une pause dans notre salle de jeu et testez avec nous 007 legends et Sim City 5 avant une cure d'art, à la découverte d'Anthony McCall et à la redécouverte de l'art pornographique. Nous ne nous quitteront pas sans notre petite part de politique, d'informations insolites mais aussi de questions très contemporaines : nous vous parlons de l'Irak 10 ans après, de la télé et du fameux big brother.

Tout une programme concocté rien que pour vous, il ne nous reste donc plus qu'à vous souhaiter une excellente lecture et au mois prochain pour un double numéro !

Maze

hello@mazemag.fr

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 Mai 2012.

Identification R.N.A. : W502002188. Numéro SIRET : 75179355500010. ISSN 2259-7867.

Les Directeurs de la publication sont Baptiste Thevelein (président de l'association Inspira-Maze) et Quentin Tenaud (vice-président).

L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société OVH (2 rue Kellermann – 59100 Roubaix – France). Le Magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur le contenu du site en France et dans le monde entier.

Maze est soutenu par la Ville de Cherbourg-Octeville et Créavenir-Crédit Mutuel.

mazemag.fr

facebook.com/mazemag
twitter.com/mazemag

SOMMAIRE

ACTUALITÉ

MUSIQUE

CINÉMA

LITTÉRATURE

JEUX VIDÉO

ART

LA RÉDACTION

Rédacteurs en chef

Directeurs de la publication

Baptiste Thevelein
Quentin Tenaud

Coordinatrice de la rédaction

Célia Renart

Secrétaire de rédaction

Pierre Guesde

Coordinateurs des rubriques

Kevin Dufrêche, actualité
Emily Lingat, Musique
Marion Poncel, Cinéma
Marine Roux, Littérature
Gianni Santangelo, Jeux-Vidéo
Thibault Comte, Art
Pierre Van Godel, Mode

Correctrices

Johanne Lautridou
Ninon Legardinier
Rachel Portanier
Aurélie Jacqueline

Rédacteurs

Anais Philippe
Anne-Flore Roulette
Antoine Cauty
Antoine Delcours
Baptiste Erondel
Basile Imbert
Camille Chardon
June de Witt
Chloé Tridera
Claire Leys
Clara Leroy
Elise Verger
Eloïse Verger
Emma Boittiaux
Ewelina Spiewak
Florence Bousquet
Jodie Blin
Juliette Kazandjian
Justine Targhetta
Laurie Montagner
Léo Labinski
Eléonore Perrot
Lisha Lecacheur Pu
Louison Larbodie
Maël Baussand
Manon Gaberel
Manon Mella
Margot Pernet
Marie-Madeleine Remoleur
Marion Hermet
Maurane Tellier
Mélina Diago
Michael Pantoustier
Nadège Doustaly
Noa Coupey
Peter Coffin
Philippe Husson
Samuel Ladvenu
Victor Lepoutre
Yohan Fayard

Photographes

Solène Lautridou
Charline Valenchon

Illustrateurs

Enora Hereus
Pierre Maillet
Pierre Burnel

LE PRAGMATIQUE

Même en gardant le silence, il est toujours aussi présent.

Autant à droite que dans son propre camp, on accusait Hollande, surtout pendant la campagne, d'être un mou. Lors de son intervention télévisée du jeudi 28 mars, le président de la République a montré qu'il était bien le chef de l'Etat. Incisif et méthodique, François Hollande a tenté d'expliquer sa politique : à l'heure où sa plongée dans les sondages est abyssale, il était nécessaire de tenter un peu plus de pédagogie sur les réformes engagées. Et cela n'a pas été payant. L'inquiétude face à la crise, le chômage en hausse constante et l'absence de perspective positive à court terme ont pris le dessus sur le discours voulu rassurant du président. Du côté des politiques et des observateurs, on aura retenu une chose du grand oral présidentiel: François Hollande se pose en pragmatique. Il est loin le temps de «mon ennemi, c'est le monde de la finance» ou des «je veux réenchanter le rêve français». La réalité est trop éloignée de ces formules, les Français ne cherchent plus des concepts mais des actions concrètes.

Et c'est également ce que pensent les socialistes. Certains même s'expriment à ce sujet, et de manière assez virulente. En effet depuis quelques temps, le couple Hollande-Ayrault doit faire face à la fronde de l'aile gauche de leur propre camp. Si le parti dirigé par Harlem Désir affiche un soutien sans faille au gouvernement, certains parlementaires, notamment des «jeunes», haussent le ton pour appeler le gouvernement à (re)devenir de gauche, en agissant sur la vie quotidienne des Français, en abandonnant l'austérité. Une volonté de pragmatisme social en quelque sorte ? Seulement, François Hollande a eu un mot lors de son intervention: «Je ne suis plus un président socialiste». A sa gauche, Jean-Luc Mélenchon et le Front de gauche vous dirons qu'il ne l'a jamais été. A sa droite, on vous dira qu'il l'est encore beaucoup trop. D'ailleurs, Jean-Marc Ayrault a dû affronter une motion de censure déposée par l'UMP à l'encontre de son gouvernement. Une pilule de plus à avaler pour les socialistes, au bout de dix mois de pouvoir.

Du vocabulaire, des formules et des face à face politiciens: à l'heure où la crise inquiète les Français, leur classe politique traditionnelle s'étripe pour savoir qui parle le mieux. Et pendant ce temps-là, il y en a une qui en profite. La législative partielle de l'Oise l'a montré, Marine Le Pen et son Front National soit disant modernisé amasse les déçus du sarkozysme d'une part, mais également les déjà déçus de la gauche au pouvoir. L'ambiguïté du pragmatique, c'est qu'il ne veut être ni de droite, ni complètement de gauche. De quoi justifier le discours anti «UMPS» de la présidente du parti d'extrême-droite. Et ce chemin sur lequel pourrait être entraînée la République n'est peut-être pas le plus sûr. Pourtant, nos dirigeants ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes. Pragmatique non ?

- Kevin Dufrêche

FLOP

Six Nations – la France dernière de la classe.

C'est le scandale sanitaire de ce début d'année 2013. Le mois de février aura été marqué par la découverte de viande de cheval qui n'aurait jamais dû se retrouver là. La polémique a débuté le 7 février dernier avec l'annonce de la découverte en Grande-Bretagne, de viande de cheval dans des plats cuisinés de la marque de surgelés Findus, censés contenir de la viande de bœuf. L'inquiétude se répand avec le rappel dès le lendemain de certains produits suspects, en France et en Suède. L'entreprise suédoise joue la carte de la transparence et met en cause un de ses fournisseurs, la société française Spanghero, qui admettra finalement que la viande incriminée provient de Roumanie, après avoir suivi un circuit commercial abracadabrantesque, passant entre autre par des traders chypriotes et un négociant néerlandais. L'ampleur de la crise s'accroît le 12 février, avec la nouvelle selon laquelle de la viande de cheval a été trouvée dans des produits de la marque Picard. L'Union Européenne est pointée du doigt pour des défaillances de contrôle de la traçabilité des produits ; pour parer aux critiques, Bruxelles procède dès le 15 février à près de 2 250 tests ADN sur des plats cuisinés censés contenir du bœuf. A n'en pas douter, on n'est pas près d'oublier ce nouveau scandale sanitaire qui aura forcément des suites judiciaires.

TOP

Le Pape François élu

Le conclave a mis fin au suspense le 13 mars dernier, en élisant le cardinal argentin de Buenos Aires, Jose Mario Bergoglio, comme 266ème de l'histoire de l'Église catholique. Il succède donc à Benoît XVI qui avait fait le choix courageux de démissionner de sa charge, se sentant très affaibli. La Curie inaugure avec la nomination d'un Pape non européen et jésuite, une volonté de réforme de l'Église, qui subit ces derniers temps des attaques concernant des scandales sexuels et financiers. Le Pape François a d'ailleurs appelé lors de sa première messe publique à ce que l'Église ne devienne pas une simple « ONG charitable ». Un nouveau souverain pontife qui a confirmé sa présence aux prochaines Journées Mondiales de la Jeunesse (JMJ) qui auront lieu du 23 au 28 juillet prochain.

- Samuel Ladvenu

« JE LA TROUVE INDIGNE, JE ROUVE QUE PAR CETTE DÉCISION, IL A DÉSHONORÉ UN HOMME, LES INSTITUTIONS, LA JUSTICE »

LA PHRASE DU MOIS –>

Henri Guaino, concernant la mise en examen de Nicolas Sarkozy, dans le cadre de la procédure judiciaire pour abus de faiblesse sur la personne de Liliane Bettencourt. La décision du juge Jean-Michel Gentil a provoqué l'ire de l'ancienne plume du président de la République qui a vivement contesté cette décision par cette déclaration.

- Samuel Ladvenu

BIG BROTHER IS WATCHING YOU !



Google Glass © Droits Réservés

Facebook, Street View, GPS, caméras de surveillance… Les nouvelles technologies s'installent de plus en plus dans notre quotidien, de manière plus ou moins insidieuse. Pour le meilleur et pour le pire.

La fiction est en train de devenir réalité. Ce que George Orwell imaginait dans son roman de science-fiction 1984 est de plus en plus d'actualité. Les nouvelles technologies ont tendance à s'infiltrer dans la vie quotidienne, pouvant se révéler bénéfiques, mais entraînant aussi d'irrémédiables atteintes à la vie privée. La prise de conscience est de plus en plus prégnante du caractère parfois intrusif que peuvent revêtir les formes les plus emblématiques de l'innovation technologique.

L'intrusion de la publicité

Facebook est le réseau social le plus important qui puisse exister… mais aussi l'un des plus grands pourvoyeurs d'informations sur la vie privée de ses utilisateurs. L'intérêt qu'il revêt est proportionnel au nombre de membres qui y ont créé un profil. En effet, exposer sa vie sur le réseau social permet aux grandes sociétés avec lesquelles Facebook commerce de monnayer les éléments de la vie privée laissés par ces utilisateurs permettant ainsi de mieux cibler de potentiels futurs consommateurs… Tout utilisateur peut en prendre conscience facilement : il y a très souvent une forte ressemblance entre les centres d'intérêt que l'on peut avoir, les sites internet que l'on a pu visiter et les publicités que l'on peut trouver sur son mur Facebook.

Comme l'a déclaré Joey Tyson, ingénieur spécialisé dans la vie privée chez Facebook (privacy engineer) en octobre 2012, « il s'agit de faire apparaître des pubs qui aident les gens à découvrir des produits intéressants pour eux ». Ainsi, Facebook collecte des données sur les achats des utilisateurs, pour pouvoir prouver aux annonceurs que leurs publicités marchent. Pour cela, le réseau social a par exemple passé un accord avec Datalogix, une société propriétaire de données d'environ 70 millions de ménages américains, en grande partie tirées des cartes de fidélité, en lien avec plus de 1.000 détaillants. Autrement dit, cela représente un trésor pour Facebook, car ces données de consommateurs incluent les e-mails, et permettent un recoupement.

Flicage et surveillance

Le flicage de notre vie privée a subi le développement de la Géolocalisation Par Satellite (GPS) qui permet de savoir avec précision où nous nous trouvons avec une marge d'erreur de quelques mètres seulement. Au cas où votre portable serait éteint, pas de problème : les caméras de surveillance sont là ! Leur déploiement s'est accru sur la voie publique, sous la présidence Sarkozy, qui avait porté l'ambition d'implanter 60 000 caméras sur le territoire d'ici 2012, dans le but d'améliorer la sécurité publique. Dans les entreprises, dans les commerces, dans les gares… c'est une véritable invasion. C'est simple : leur nombre augmente de 6% par an depuis 10 ans, d'après l'Atlas de la Sécurité. L'exemple le plus frappant est celui de Nice, dont le maire Christian Estrosi (UMP) a fait une cité sous surveillance. La ville comprend environ 700 caméras sur la voie publique, soit environ une pour 600 habitants, ce qui en fait la ville la mieux surveillée de France à l'heure actuelle, bien loin devant Paris (une caméra pour 2 000 habitants).
L'un des derniers avatars de cette progressive intrusion de la technologie tient dans les Google Glasses. Ces lunettes d'un genre nouveau pourraient être commercialisées courant 2014. Celles-ci permettraient d'afficher des informations issues d'Internet en surimpression de la vue classique, selon le principe de la réalité augmentée. Elles permettraient aussi, grâce à une micro antenne Wi-Fi de prendre des photos, des vidéos ou des enregistrements audio, puis de les publier sur le réseau. Mais ce projet qui semble en tout point révolutionnaire pose aussi nombre d'interrogations quant au respect de la vie privée. En effet, on peut imaginer qu'avec ses lunettes, quelqu'un vous photographie à votre insu, ou bien lors d'une conversation, enregistre vos paroles. Pèse donc sur cette innovation technologique une nouvelle lourde menace concernant la vie privée.



Une vie privée menacée

D'ailleurs, on peut se demander si ce concept a encore un sens. La frontière entre l'espace public et la vie privée est bouleversée par l'introduction de ces innovations technologiques. En ayant la liberté de déballer ce qu'il souhaite sur son mur, chaque utilisateur Facebook a la possibilité d'être un personnage public. Chaque internaute a alors peu ou prou le libre choix de dire où passe la limite entre privé et public en ce qui le concerne. Mais celui-ci est tout de même limité, de nombreux sites étant peu regardants sur les informations laissés par leur utilisateur. Ainsi, Facebook conserve indéfiniment les données personnelles de ses membres.

Mais la riposte judiciaire est lancée. Les abus des nouvelles technologies sont maintenant poursuivis, tant par les autorités publiques que par les particuliers. Ces derniers temps, c'est le service du moteur de recherche Google, Street View, qui a été mis en cause. Aux États-Unis, accusé d'avoir collecté illégalement des données privées, par le biais de réseaux Wifi non protégés, Google risque de verser 7 millions de dollars à une trentaine d'États américains. Auparavant, le service avait déjà été condamné en France par la Commission Nationale Informatique et Libertés (CNIL) en mars 2011 pour le même motif à 100 000 € d'amende, pour « collecte déloyale de données privées » par sa flotte de Google Cars.

Le ton de cet article est certes peut-être alarmiste, car les nouvelles technologies ont aussi leurs bienfaits. Internet a ainsi pu permettre de rassembler en un même lieu les premières manifestations du Printemps Arabe début 2011, contournant ainsi la censure gouvernementale. Les clichés des exactions commises par les régimes dictatoriaux ont pu y circuler, faisant naître une prise de conscience humanitaire de la gravité de la situation. Internet et les nouvelles technologies peuvent être de formidables instruments… à manier avec précaution !

- Nadège Doustaly

POLÉMIQUE

HALTE À LA «TÉLÉ-POUBELLE»

Télé-réalité, documentaires chocs ou moqueurs, « scripted reality » : autant de formats qui donnent désormais à la télévision une image plus que négative. Résultat d'un contrôle trop mince des instances audiovisuelles justifié par l'évolution de la société, la démocratisation du petit écran et sa vocation prétendue de divertissement, la télé-poubelle nous donne un exemple déplorable, à nous la jeune génération.



© Droits Réservés - NRJ12 La Grosse Équipe

Qu'est-ce que la « télé-poubelle » ?

A mon sens, on peut y regrouper tout ce que je vous indiquais en introduction. Mais au sens plus large, ce que j'appelle « télé-poubelle », ce sont les programmes sans fond, sans but, seulement destinés à vous scotcher dans votre fauteuil pour pouvoir vous lobotomiser l'espace de quarante-cinq minutes. Quel est l'intérêt de Secret Story ? Réponse, aucun. Tout comme au début avec « Loft Story », ce genre de programme ne consiste qu'à voir évoluer des écervelés dans un jeu de mensonges, de trahisons, de prétendues amourettes, tout cela certainement écrit et préparé dès le départ. Quel est donc l'intérêt de tels programmes ? On en revient, avec cette question, à une question fondamentale et générale, sur le rôle de la télévision en général. La télé doit-elle avoir un rôle éducatif, culturel ? Un rôle d'information ? Ou un rôle de divertissement ?

Chaînes privées et loi du profit

Avec ce genre de programmes, les télévisions privées, puisque c'est bien d'elles qu'il s'agit, ont créé une sorte de besoin. L'objectif de ces programmes est bien entendu de toucher la tranche d'âge des 12-25 ans, eux qui sont les premiers consommateurs de télévision dans notre pays. Il y a douze ans, M6 lançait donc « Loft Story », programme adapté d'une émission néerlandaise préexistante, et remporte un net succès d'audience. La France entière se passionne pour la vie de ces jeunes gens, enfermés ensemble au même endroit un mois durant. Depuis, le flot de ce genre d'émissions ne s'est pas arrêté, il a même considérablement grandi : des boites de production se sont spécialisées dans ce type de programme, TF1 va suivre immédiatement, et l'industrie de la télé-réalité démarre ainsi son essor, rapportant gros aux chaînes privées. Mais le profit, la publicité de ces programmes mettent à mal une fois de plus la mission de démocratisation de l'information et de la culture vers les masses dont était chargée la télévision.

Un exemple déplorable pour les jeunes générations

La « télé-poubelle » s'empare souvent d'un argument étrange pour faire valoir son existence : la notion de télé-réalité. Mais quelle est la réalité dans Secret Story ? Avoir un prétendu secret à cacher aux autres tout en découvrant les leurs pour gagner un max de pognon, c'est ça la réalité ? Quelle est la réalité dans les « Chtis », où l'on montre des jeunes gens, choisis par ailleurs en fonction de leur origine géographique et de leur culture, qui travaillent dans le monde de la nuit là encore pour gagner un maximum d'argent, tout en se mon-

trant à moitié à poil toute la journée, s'insultant à tour de bras, se demandant s'ils vont couché avec tel ou tel autre participant ? Ces émissions montrent un décor monté de toutes pièces, qui ne s'intéresse pas aux préoccupations des jeunes, à leur vie quotidienne ou à leur avenir. Elles donnent simplement envie de cet argent facile, de cette notoriété passagère aux jeunes délaissés par le système scolaire ou aux très jeunes ados, de façon plus générale, ceux qui n'ont pas de gros retour critique sur ce qu'ils voient. Au-delà de l'exemple déplorable donné aux jeunes, la télé-réalité fait se confondre, de manière très dangereuse, vie privée et vie publique. Dans certains programmes, ou même dans des documentaires dans le style de « Tellement Vrai », on a accès à l'intimité des sujets concernés, ce qui permet donc de se moquer allègrement de ces pauvres gens attrapés par la pseudo-gloire du passage télé.

La mission du service public

Longtemps préservé de la « télé-poubelle », le service public a tendance à s'y mettre. Si les émissions de télé-réalité sont, pour la majorité, diffusées sur la TNT, les chaînes publiques se sont elles mises à la scripted-reality (si vous ne connaissez pas, je vous laisse aller admirer par vous-



mêmes), programmes qui eux non plus n'ont aucun intérêt. Le problème n'est pas vraiment là finalement, mais plutôt dans la concurrence que devrait mettre l'audiovisuel public face aux émissions de télé-réalité. Rien que le fait que les dessins-animés l'après-midi, au moins le mercredi, aient été définitivement supprimés, poussent les jeunes à se reporter sur les programmes de la « télé-poubelle », ce qui leur donne un exemple déplorable de ce que doit être la vie d'un adolescent ou d'un jeune adulte. Il est temps pour le service public de revenir à des programmes culturels, ou éducatifs. On a supprimé « C'est pas sorcier » il y a peu, émission qui a bercé l'enfance de nombre d'entre nous, et qui nous apprenait des choses de façon ludique. Aujourd'hui encore, France 2 décide de supprimer l'émission de Julien Courbet, « Seriez-vous un bon expert ? » qui réalisait pourtant de bons scores d'audience, et qui en plus parlait de culture générale ! Partant de ce constat, il est nécessaire de lutter contre la « télé-poubelle ». L'exemple, les cadres de société qu'elle donne aux jeunes générations est inacceptable. Comment régler ce problème ? Le service public est peut être le plus apte à rivaliser avec ces programmes atterrants. Mais faut-il associer cela à une volonté politique ? Peut-être. A l'heure où l'éducation est au centre du débat public, il est peut être temps d'insérer des programmes éducatifs dans cette arme qu'est la télévision. On ne va quand même pas laisser le champ totalement libre à ces programmes débiles si ? Non mais allô quoi…

- Kevin Dufrêche

samedi
3 août 2013

Fête du lac
ANNECY

les feux de l'arc-en-ciel

RÉSERVATION www.annecy.fr **INFORMATION 04 50 33 65 65**













SOUTIENS

Hommage de la Nation à **Stéphane Hessel** le 7 mars dernier. Le célèbre résistant, auteur du manifeste adressé à la jeunesse « Indignez-vous ! », source d'inspiration de nombreux mouvements de protestations populaires en Europe, est décédé à l'âge de 95 ans. François Hollande lui a rendu un hommage appuyé saluant « un homme libre » et un « juste ».

- Samuel Ladvenu





IRAK : 10 ANS ONT PASSÉ, LES PLAIES SONT RESTÉES, UNE CICATRICE SE CRÉE

10 ans que Georges W.Bush a envoyé les troupes en Irak, sans l'accord de l'ONU, et allant droit vers une politique unilatéraliste. Le 20 mars 2003, le président et son gouvernement ne cessent de tenter convaincre les alliés que Saddam Hussein détient des armes de destructions massives. Il ne pense pas qu'il va droit dans une troisième Guerre du Golfe.



Revenons d'abord sur le président irakien, l'ennemi public numéro 1 des USA: Saddam Hussein.
Mouna Naïm, en 2003, ne cesse de répéter:

«Il n'était pas un homme d'État mais un militaire du Tiers-Monde arrivé au pouvoir par la force et convaincu de ne s'y maintenir que par la terreur. Depuis 1979, il n'a fait que ruiner son pays et sa population.»

Saddam Hussein est tombé comme il a gouverné par le fer et le feu.
L'URSS le considère comme un homme dur jusqu'à la cruauté. Il aura fallu l'expulser du Koweït pour l'empêcher de commettre l'irréparable. Il n'est pas discours, il n'est pas négociations, il est guerrier. Il a fondé son pouvoir sur la terreur et sa propre peur.

Pour garder la pérennité, il ne cesse de tuer : des dizaines de personnes assassinées, des milliers de personnes blessées, des milliers de personnes décédées.
Saddam Hussein a une faille dans son pays : les kurdes et les chiites. Il utilise même l'arme atomique: 1988 pour les premiers, 1991 pour les derniers.
Il prend le pouvoir en 1979 de force, il le perd le 9 avril 2003, avec pour la pre-

mière fois depuis longtemps, l'accord de l'ONU pour la pendaison.

Et les États-Unis dans tout ça ?

Dix ans plus tard, le bilan donne la nausée aux Américains. Ce projet Syriana qui consiste à démocratiser par la force est loin, très loin des espérances et très loin d'être remis au goût du jour. Au contraire c'est plutôt une honte pour le pays, qui prône le multilatéralisme, le libéralisme et le capitalisme. Pour preuve, certains politiques comme Dick Cheney, le vice-président ou le secrétaire à la défense Donald Rumsfeld, refusent encore aujourd'hui à lever le voile sur les coulisses de cette guerre.

Mais la question que l'on se pose c'est pourquoi Bush a-t-il voulu envahir l'Irak? Ce n'est sûrement pas pour arrêter un chef de guerre dictateur et suspecté d'avoir un rôle dans le 11 septembre 2001 et l'attaque du World Trade Center ! Ou alors instaurer une démocratie dans une région où le terrorisme prône.

Non, c'est clairement une raison économique et financière : l'intervention militaire de 2003 a permis aux États-Unis de reprendre la main dans un pays où le pétrole est présent en grande quantité - une matière première primordiale au XXIème siècle. Ce n'est qu'un enjeu stratégique du point de vue énergétique, mais surtout, ne pas se laisser dépasser par les concurrents et revenir dans un monde bipolaire comme la Guerre Froide. Ils veulent à tout prix évincer la Chine et la Russie, qui y avaient développé leurs intérêts.

De plus, aucune arme de destruction massive n'a été retrouvée en Irak. Un rapport officiel d'enquête publié en 2005, a avoué que cette histoire a été

«L'une des faillites du renseignement les plus préjudiciables de l'histoire américaine».

Mais maintenant, qu'advient-il de l'Irak ? La paix a-t-elle pris le pouvoir ?

Sous Saddam Hussein, l'Irak était gouverné par une élite laïque essentiellement sunnite, qui opposait la majorité arabe chiite et la minorité kurde. La chute du régime Saddamiste a redistribué les cartes religieuses.
Au Nord-ouest du pays, il y a une grande majorité de Sunnites ainsi qu'au Sud de l'Irak. Les Kurdes, eux, sont présents au Nord. Enfin, les Chiites sont présent dans le centre du pays.

Statistiquement, il y a 34% de Sunnites, 63% de Chiites et 3% de Chrétiens et autres religions.

Le nombre de morts augmente toujours en Irak. Malgré que la guerre soit finie, le pays est maintenant touché par des réseaux islamistes extrêmes et très dangereux dont Al-Qaïda. Il y a donc de nombreux attentats et les femmes sont retournées au voile. Les marchands d'alcool se font agresser par des terroristes ou civils qui se fabriquent des bombes. Le pays est au plus mal . Les chrétiens sont très mal acceptés, ils fuient le pays vers la Syrie où ils trouvent refuge mais à travers une nouvelle guerre, dans un pays mené par un dictateur qui est à près de 70 000 morts en deux ans : Bachar Al-Assad. Certaines personnes vont aussi trouver refuge dans les déserts irakiens où les conditions de vie sont extrêmes.

L'Irak connaît un renouveau culturel

L'Irak commence à redevenir, petit à petit, un pays culturel, surtout dans le cinéma.
Au Sud de Bagdad, le réalisateur Amar Al Arady tourne un film de fiction qui évoque les paysans de son pays. Un formidable docu-fiction que nous met en place le réalisateur Irakien. Il œuvre énormément pour son pays au niveau culturel. En effet, il est un des fondateurs du festival International du film de Bagdad.

Cette année 2012, l'Irak a tout de même produit 13 films.

Le site «10 ans, 100 regards» d'Arte nous fait aussi découvrir Huda Salem. A 16 ans elle s'entraîne dans la première équipe féminine d'haltérophilie, dans la banlieue chiite de Bagdad.

Depuis deux ans, elle a abandonné ses études pour se consacrer à ce sport. Elle soulève aujourd'hui jusqu'à 72 kilos. Sous la houlette de son entraîneur Abbas Ahmed Abbas elle a déjà remporté onze médailles, dont six d'or aux championnats arabes du Maroc et de Doha.

Les esprits restent toujours traumatisés par cette guerre qui restera dans les mémoires et les livres d'histoire pendant des décennies.

Baptiste Erondel

ACTUALITÉS INSOLITES D'AVRIL 2013

Un œuf en chocolat prêt à battre un record


© Droits Réservés

En Argentine, c'est un œuf de Pâques haut de 6 mètres et constitué de 4,5 tonnes de chocolat, qui tente d' entrer dans le Guinness Book des records rapidement. "Nous comptons entrer au Livre Guinness pour le plus grand œuf du monde entièrement fait en chocolat. Il y a en a déjà eu un plus grand, mais il avait une structure en métal et en bois. Le nôtre est tout en chocolat", a déclaré à l'AFP Carlos Pagilardini, directeur de l'office du tourisme de Miramar. Il a été élaboré par des enfants trisomiques et des pâtissiers. Quand il sera terminé, il sera distribué gratuitement en 30 000 parts. Avis aux gourmands !

L'appareil photo qui a voyagé 6 ans dans l'Océan Pacifique

Un appareil photo qui avait été perdu à Hawaï il y a 6 ans de cela, vient d'être retrouvé échoué sur une plage de Taïwan, soit à l'autre bout de l'Océan Pacifique. L'appareil était protégé par son boîtier étanche, toutes les photos sont miraculeusement intactes à l'intérieur. En les parcourant, on tombe sur les photos de vacances d'une famille à Kaanapali sur l'île de Maui, prisent 6 ans plus tôt. Cet appareil photo Canon qui a parcouru 8300 km, seul dans l'eau, a vraiment une bonne endurance !

Un singe accro à la cigarette


© Droits Réservés

Dans le zoo de Ürümqi en Chine, on trouve un singe plutôt inattendu. En effet l'animal est un gros fumeur de tabac puisqu'il enchaîne cigarette sur cigarette. Et comme tout fumeur accro, s'il n'a plus de cigarettes, il s'énerve. Une chose est sûre, si un homme ne lui avait pas tendu une première cigarette, il n'aurait jamais commencé à fumer.

Une maison hantée qui affole toute la Lozère

Vous n'y croyez pas ? Dans cette maison, les meubles volent, les animaux meurent, les ampoules explosent... Tous ces phénomènes inexpliqués se produisent dans une vieille grange en Lozère. Les locataires de cette grange ont décidé de saisir les autorités, excédés. Les gendarmes, qui sont donc venus jeter un coup d'œil, ont eux aussi été témoins de ces phénomènes en l'espace de deux jours. « Aucune fissure apparente au niveau de la bâtisse. Pas de trace d'effraction » ont-ils noté. Michel Thérond, expert en charges électromagnétiques et sourcier aurait trouvé d'où proviennent ces phénomènes étranges. « Il a découvert une faille tellurique qui passe sous la maison. Elle pourrait provoquer un champ magnétique ou électrique qui fait bouger les objets » explique le maire. Alors, maison hantée ou faille tellurique ?

Elle adopte un homme de 32 ans


© Droits Réservés

Maurice Griffin avait été adopté à l'âge de deux mois par Lisa Godbold et son mari. Mais à l'âge de 13 ans l'enfant avait été retiré de sa famille d'accueil pour cause de châtiments corporels. Pendant les années qui suivirent, Maurice n'arrivait pas à trouver sa place dans une autre famille d'accueil. Pendant ce temps Lisa Godbold faisait des recherches pour le retrouver. Un jour ils ont repris contact par internet et ont finalement décidé un peu plus tard d'officialiser leur relation : Lisa devient donc officiellement la mère de Maurice, qui est aujourd'hui âgé de 32 ans !

Les françaises font 7 ans de moins que les britanniques
Voilà une nouvelle qui devrait en ravir plus d'une. Selon une étude anglaise, à âge égal et à partir de 40 ans, les femmes françaises font sept ans de moins que les femmes britanniques. Par exemple, Audrey Tautou ferait 29 ans, selon les estimations, alors qu'en réalité elle en a 36. Les britanniques croient détenir notre secret «elles utilisent dès leur plus jeune âge des crèmes anti-âge.» Il est vrai que ce type de crème est utilisé en moyenne dès l'âge de 15 ans par les françaises et à partir de 25 ans par les britanniques.

En vendant une application mobile, il devient millionnaire à 17 ans



Nick d'Aloisio est un petit génie de l'informatique. A l'âge de 15 ans, le jeune britannique conçoit Summly, une application pour mobile qui permet de sélectionner (en fonction d'un thème déterminé) les actualités qui peuvent intéresser l'utilisateur. Aujourd'hui âgé de 17 ans, Nick devient multimillionnaire ! Son application a été rachetée par Yahoo pour la petite somme de 23 millions d'euros ! Génie, à qui le tour ?

Bart Simpson a été jugé par Mr Burns



Non ce n'est pas le titre du nouvel épisode des Simpsons. Cette histoire est bien vraie : Bart Simpson s'est fait arrêter en possession d'une arme à feu interdite et a immédiatement comparu devant le juge au Royaume-Uni. Et le juge en charge de l'affaire n'était autre que Mr Burns ! Ce qui est encore plus drôle c'est que dans la série animée, Burns déteste Bart. «C'est une drôle de coïncidence que Bart Simpson soit jugé par M. Burns même s'il passera comme une autre affaire criminelle,» a déclaré un employé du tribunal au South West News Service. «Il y a eu quelques sourcils levés et des sourires quand la liste du tribunal a été publiée.»

- Nadège Doustaly

MUSIQUE



À BASE DE POPOPOPOPS



L'histoire débute à Rennes, la musicale. A l'heure où l'on assiste à l'éclosion d'une génération musicale rennaise donnant un nouveau souffle à la musique française, avec O Safari, les Wankin' Noodles, les Superets ou encore Juveniles, la touche pop de The Popopopops (nom à ne pas écorcher d'une syllabe) se forge naturellement une place au sein de cette ville -labo. Mais si leur premier album n'est sorti que cette année, le quatuor rennais existe lui depuis 2007 et a su se construire et se faire connaître par son charisme scénique depuis les Transmusicales de Rennes, au Zénith en première partie de Pony Pony Run Run en passant par l'Eurosonic ou les scènes européennes et internationales. Ils se forgent ainsi une réputation qui leur permet de décrocher par exemple le prix CQFD des Inrocks.

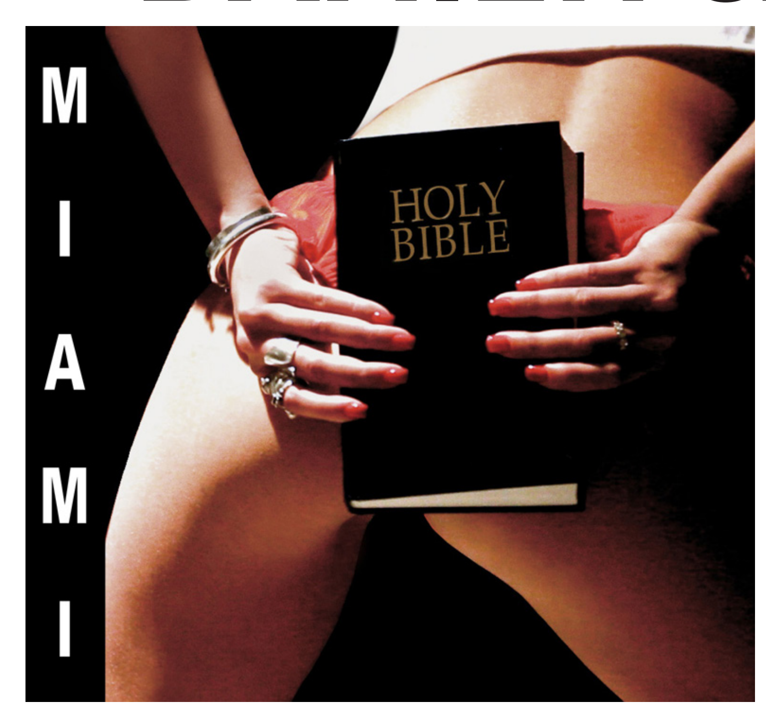
S'ils ont mis cinq longues années pour nous combiner un premier album, on n'en n'est pas déçu au regard du résultat. On sent l'influence de la pop britannique des eighties mais aussi de Foals dans cette symbiose entre pop et rock. Mais nos rennais chantant dans la langue de Shakespeare, se détachent de cette étiquette pop pour nous offrir une influence large et variée qui colore leurs morceaux d'une alchimie désarmante. Leur structure est fondamentalement pop mais ils l'agrémentent de touches rock, électro voire parfois de hip-hop. Ces mélanges ambitieux offrent ainsi une réelle cohérence en maintenant un fil rouge entre chaque morceau au milieu de cette alchimie. Si cet album dispose de moins de charisme que leurs performances scéniques, il possède néanmoins de réelles qualités et des pépites qu'il nous reste à examiner.

L'album débute avec My Mind is Old, titre parsemé d'échos orphéoniques lancinants La touche mélodique et envouteuse se mêle à une guitare qui rythme les chœurs. Le gimmick enivrant fait de ce morceau une belle mise en bouche. Cette amorce découle alors sur Pure, le premier single de l'album. On y note une réelle énergie permise par des riffs de guitare qui donnent de la consistance au morceau. Hypnotise Me apporte alors une douceur hypnotisante (oui, oui comme le titre) permise par de subtiles touches électroniques. On a une élasticité qui repose et qui détend, accompagnée d'une voix sensuelle et envoûtante. On sort alors de ce calme avec Healing et sa sirène incessante. Ce morceau signe une réelle réussite avec une parfaite rythmique, des explosions symphoniques et d'envoûtants effets de synthé qui se fondent dans un refrain semblant interminable. Sign qui suit nous rappelle alors les riffs de guitares alambiqués que l'on trouvait déjà dans Pure, donnant une énergie soignée à la track. Vient alors le morceau qui vient peut être briser l'harmonie de cet album. Cross the Linea quelque chose qui dérange dans sa carrure un peu trop dansante et actuelle pour un album qui mise sur la recherche musicale. Mais cette relative incohérence s'oublie rapidement avec Text Me Call Me et sa prestance rap. Le flow furieux et brut se fond dans une mélodie pop-rock et nous assure encore une fois leur créativité .Wavelenght apporte alors avec élasticité une touche électronique alliée à une présence de chants scandés. Gesundheit, morceau au titre aussi étrange que le précèdent, amène une touche nouvelle en mêlant la résonance de la guitare à des touches électro surprenantes et pétrifiantes. Avec The Waiting ou FAM, l'album se perd dans une certaine longueur (comme le nom du groupe) certes avec beauté mais contrebalançant avec la première partie de l'album qui nous avait tenu en haleine. L'album se termine alors sur une touche peut être un peu trop énergique mais de qualité avec l'énergie dubstep et le hip hop de R'n'R.

Finalement, même si ce premier disque demeure parfois trop propre, ce qu'on retient c'est la très bonne exploration musicale. Les Pops, c'est un voyage pour l'ouïe, où l'on part d'un son de base Pop pour étayer ensuite tous les styles musicaux. Et cette errance mûre au sein d'une belle pop hexagonale vaut le détour et dévoile encore avec brio que la pop française rayonne et baigne dans une singulière créativité.

- Marie-Madeleine Remoleur

DAMIEN SAEZ : MIAMI



Six mois seulement après son magnifique triple album, voila que Damien Saez est de retour. Cette fois, il nous emmène à «Miami». Un voyage plus brut dans le son, et rapide dans la durée, que «Messina». Dix titres qui se rapprochent plus de l'album «J'accuse», sans en devenir une simple copie. On commence à connaître l'artiste, et on sait qu'aucun album n'est pareil. Saez prévient qu'il s'agit plus d'un album que l'on consomme vite, au contraire de «Messina», comparant ses œuvres *«entre de la grande cuisine et du fast-food. Ce n'est pas pour autant que l'album n'est pas appréciable, ou mauvais. Un bon hamburger n'a jamais fait de mal à personne. Et bien, c'est un peu pareil. L'album navigue encore et toujours entre poésie, rébellion, amour et contestation. Un constat sur l'Amérique, où plutôt comment un môme d'Europe peut l'apercevoir ».*

«Pour y voir» ouvre le bal avec une ambiance quelque peu tendue, et des paroles que seul lui peut trouver et créer ; «Sûr que dieu est en nous, Quand on finit enfer, Bouffé par les vers, Bouffé par les vers, Que j'écrirai pour toi, Pour y voir la mer». «Les Infidèles» nous fait reconnaître ce que nous donne Saez dernièrement dans ses chansons dans un registre plus rock et électrique. Femmes, religion, alcool et rage viennent s'accumuler dans ce morceau.

«Rochechouart», morceau plus dansant est une vraie réussite. Un texte écrit semble t-il en rapport avec la vie de son frère. «Miami» le single de l'album nous était déjà connu. Quoi qu'un peu facile au premier abord, il vient bien rythmé l'album et au final est un morceau qui nous reste en tête. Mention spéciale pour les chœurs «Miami Miami ! Cocaïne Cocaïne! Ola Ola!». Titre assez barré et exotique. Il est temps de faire place, «Le Roi» arrive. Un Roi qui va nous parler de drogues, encore. «Je suis le roi je suis le roi, J'ai les dents blanches au bout des doigts, Camarade sniffe avec moi, En or tu te transformeras.» Mais pas que. L'argent, le sexe, le système. Le morceau monte en intensité avant de redescendre dans une tension palpable. Puisque cet album parle beaucoup, (trop ?) de drogues. La chanson qui suit s'intitule tout simplement «Des Drogués». Une vraie réussite. Saez qui chante en anglais au début avant d'enchainer une liste qui nous rend accro. Le texte ne parle pas seulement des drogues que l'on fume ou que l'on sniffe, mais de toutes les drogues de notre époque. A l'heure du règne virtuel, chantons «Dédrogue-toi !». Musicalement le morceau est également très bon. On poursuit en allant faire un tour dans une «Cadillac Noire». On y prend encore des drogues, des filles et on s'envoie en l'air. Mais on n'y est pas heureux, non, on cache notre peine, nos cœurs brisés, notre mal-être. Saez va nous parler sexe avec des métaphores associés à la voiture. On peut dire ce que l'on veut, cet homme sait écrire remarquablement. On passe d'une virée à une ballade avec «Rottweiler». Musique mélancolique, à fleur de peau. Il est pour moi le morceau le plus noir de l'album. Saez livre dans ses mots toute la haine et la détresse que peut ressentir un Homme dans sa vie. Le texte est bon, même si on commence parfois à ressentir du «recyclage».

Le prochain morceau est beau, calme mais Saez en anglais n'a jamais été vraiment ma tasse de thé. De ce fait, «No More» ne m'atteint pas comme il le devrait. On termine l'album avec les filles, bien évidemment, et le temps qui passe. Un thème qui revient également souvent chez Saez dans ses dernières productions. «C'est pas le temps qui passe, C'est la vie qui nous dépasse, Dans le ventre des filles, On projette en sourdine, Un dernier tango.» Le texte est toujours très bon. «Que sont-elles devenues ?» navigue entre calme et ambiance mystérieuse. Saez termine en parlant de drogue et sur cette phrase évocatrice «Ouais j'ai le blues.»

Certains seront déçus après le chef d'œuvre «Messina», mais cet album reste un bon album dans son ensemble, certes, pas le meilleur de Damien Saez, mais toujours très respectable. En espérant que Saez reviendra plus tard avec de nouvelles inspirations ; on ne peut que saluer le travail de l'artiste, et on vous conseille vivement d'acheter l'album. Pour une fois que Saez prend la peine de mettre un livret avec des photos. On notera également que la pochette est encore une fois censurée.

L'artiste est en tournée depuis Mars, les dates de la tournée sont disponible sur saez.mu.

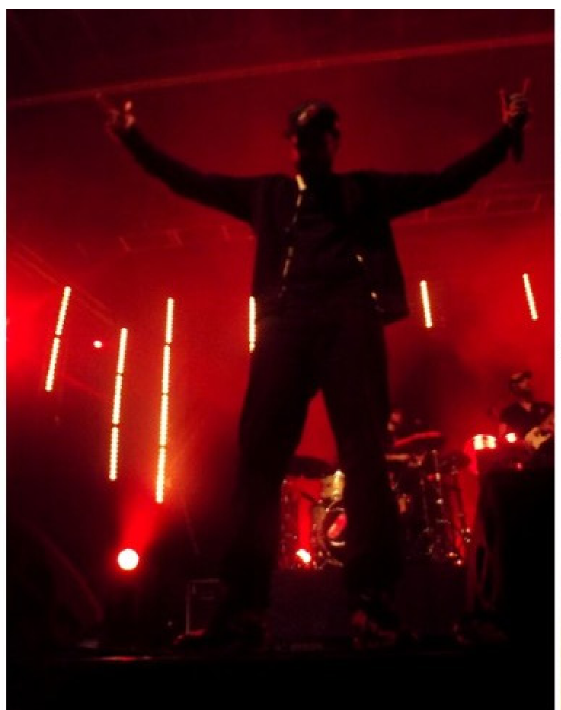
Album dans les bacs depuis le 18 Mars.

-Peter Coffin

FESTIVAL PANORAMAS

INTERVIEW DE SEXY SUSHI

Pour sa 16ème édition, du 29 au 31 Mars, se déroulait à Morlaix (Bretagne), le festival Panoramas. Bilan : 23 000 festivaliers venus de la France entière ! Cet événement qui ne cesse de faire ses preuves depuis sa création a cette année accueilli des artistes comme Vitalic, les Bloody Beetroots, Pendulum, Disiz ou encore Sexy Sushi (pour la quatrième fois). On peut dire que les fans d'electro n'ont certainement pas été déçus car la programmation était vraiment complète. Malgré un début sous la pluie, ce festival était mémorable.







Et oui à Morlaix, il ne fait pas toujours très beau. Mais ce week-end là, on aurait tout de même apprécié un peu plus de chaleur. Il faut dire que les nuits étaient fraîches dans le camping, et que la boue était au rendez-vous, à notre grande déception. Mais bon! Quand on est dans l'ambiance du festival, ce ne sont que des détails. Le petit moins, c'est que le camping était assez loin du site, mais au final la route se fait vite.

Le vendredi soir lors des premiers concerts, les festivaliers, qui n'étaient pas encore tellement nombreux, se sont surtout dirigés vers Disiz, qui était à 21h au Grand Club et auquel nous avons assisté avant de passer voir Grems pour ensuite se diriger vers les Sexy Sushi. Trois belles prestations à vrai dire. Disiz a su chauffer la salle en peu de temps, Grems a ensuite attiré la foule sous le chapiteau et les Sexy Sushi étaient complètement déjantés. On a pu voir une Rebeka Warrior au top de sa forme, lançant des baguettes de pain en citant la bible, du terreau ou encore du sel. Pourquoi pas ! On a pu écouter le titre de leur nouvel album qui sortira le 13 Mai prochain : J'aime mon pays, mais aussi des classiques comme le Sex Appeal de la policière, que beaucoup de fans attendaient visiblement. Peu après, avec son VTLZR Live, Vitalic a fait danser une foule en délire, notamment sur Stamina (le titre que Pascal préfère sur son dernier album Rave Age sortir en Novembre dernier). C'était tout simplement dément. Le Dj allemand Boris Brejcha l'a fait également d'ailleurs et Klangkarussell a pris la relève, c'était à voir. De la musique électro plein les oreilles jusqu'à presque 5h du matin, de quoi en rendre heureux plus d'un! De plus, au club de 1h à 4h , des groupes assez marrants se sont faits découvrir au grand plaisir de tous : Salut c'est cool et Cuir! Moustache ("Des meufs, des bières").

Le samedi soir, il n'y a pas photo, il y avait beaucoup plus de monde. Le début de la soirée était plutôt rock avec les groupes BNRS (Belgique) et Concrete Knives. On est ensuite passés à l'électro tout en gardant un côté rock avec Poni Hoax qui étaient présents en 2006 et 2007. A 22h, le Dj Julien de Castilho a attiré beaucoup de monde au club avec son live. Les festivaliers déchaînés en ont retenu un bon mix et une bonne ambiance, et il est vrai que c'était tout juste énorme. Ce fut ensuite au tour des Bloody (déjà passés en 2010) d'attirer la foule avec leur nouveau live, et c'était vraiment réussi. Un public torrentiel devant leurs plus grands titres. De la folie. One, Two, Woop Woop! Et je vous laisse imaginer ce que ça fait. Quelques soucis de micro, mais rien de grave ! Joris Voorn (Pays Bas) a peu après pris le relais avec sa house/techno avec le changement d'horaire de dernière minute, tandis que Bakermat a attiré pas mal de monde avec son live de fou et a été une belle découverte pour de nombreux festivaliers. Enfin, Don Rimini, qui était là il y a trois ans, a également mis le feu avec sa scénographie d'enfer et a clôturé la soirée en beauté.

Voici une interview de Sexy Sushi réalisée au festival Panoramas (Mitch Silver & Rebeka Warrior)

Morlaix est votre deuxième date de 2013, ça vous a fait quoi d'être à ce festival pour la quatrième fois ? Est-ce qu'il vous tient à cœur ?

MS : C'est le festival du Patron, il faut qu'on soit propres et serviables.

R.W : COUCOU TOI.

Votre nouvel album "Vous n'allez pas repartir les mains vides?" sort le 13 Mai, pouvez vous nous en dire deux mots?

MS : Il s'agit d'un double disque album très luxe avec deux fois le même disque à l'intérieur pour plus de praticité dans la vie quotidienne.

R.W : Ça ne va servir à rien.

Aimez vous vraiment la France ?

MS : Bien sûr je suis moi même français.

R.W : Oui. j'aime mon pays, comment peux tu en douter ?

On a remarqué que vous étiez plutôt fan de Boenbotte, est-ce parce qu'il est aussi déjanté que vous ? (Êtes vous tristes que ses vidéos soient supprimées ?)

MS : De nos jours, il fait pas bon porter des bottes tranquillement c'est bien dommage, nous mêmes nous fourrons des pains avec nos pieds nus et c'est très agréable.

R.W : Boenbotte est mon cousin (du coté de ma mère).

Pensez vous avoir moins de succès maintenant qu'au temps du Sex appeal de la policière ?

MS : Nous avons moins de succès qu'aux temps des Cathédrales mais nous sommes certains que la police fait son travail.

R.W : Nous avons le succès que nous méritons et nous ne méritons pas grand chose.

Déjà 9 albums à votre actif (même si on retrouve souvent les mêmes morceaux histoire de pas les oublier), faire de la musique c'est plus pour vous marrer, exprimer vos opinions ou vraiment pour faire de la musique ?

MS : La musique est un petit complément de salaires pour arrondir les fins de mois difficiles car nous sommes en crise et c'est très compliqué, on ne comprend plus rien à la banque.

R.W : Nous remettons régulièrement les mêmes morceaux dans des albums avec des noms différents et dans le désordre. Parfois nous sortons d'abord la musique et ensuite la musique avec des paroles sous un nom différent ("la mort d'une dame" = "a genou"). Parfois encore nous sortons 2 disques similaires dans le même boitier ("vous n'allez pas repartir les mains vides?") . Bientôt nous sortons un vinyle avec sur la face A une instru et sur la face B moi qui chante seule. Notre premier disque était un BEST OF. Mais pourquoi ?

Êtes vous devenus inséparables depuis 2001 ? (ça fait déjà 12 ans...)

MS : Le malheur nous rassemble mais la vie fait que le temps est un allié qui sait nous promettre des lendemains qui chantent.

R.W : Pour mon anniversaire j'aimerais avoir le double chausson chauffant à port USB.

Sinon, être sérieux, ça vous arrive ?

MS : Le dimanche.

R.W : Bien sûr.

Vous en faites quoi de votre argent ? Ça fonctionne vraiment bien la technique du «dernier tour» ?

MS : Il s'agit d'une astuce employée à l'origine par l'Armée. Sinon avec l'argent j'achète des cartes Magic et des dvd.

R.W : En fin de compte je crois que je vais préférer le "coucou toi tour".

Que pensez vous du mariage pour tous ?

MS : Oui mais pas pour les moches.

R.W : Pour tous ensemble ? On va être un très gros couple, ça me semble pas gérable au quotidien.

Après les pots de fleurs, les dindes... etc; Vendredi soir, pain, sel et terre étaient au rendez vous, les objets que vous lancez ont toujours un rapport avec vos chansons ou c'est juste comme ça ? Sinon, c'était comment vendredi soir ?

MS : Nous avons tous besoins de petits rituels, ils sont pour là nous rassurer et nous permettre de construire ensemble un avenir meilleur. Vendredi nous avons été bien reçu et le saucisson à l'ail m'a fait du bien avant de dormir.

R.W : Nous sommes partis sur les thématiques de la boulangerie et de la musculation pour le "coucou toi tour".

- Noa Coupey

LES NUITS FAUVIENNES



C'est l'une des meilleure révélation française de ces dernières années. Des concerts complets (notamment un Bataclan le 7 juin, rempli en moins d'une semaine seulement), des «Nuits Fauves» organisés dans l'année à La Flèche d'Or, un EP à paraître prochainement (Blizzard, le 20 mai), des apparitions à des festivals comme le Printemps de Bourges ou Europavox de prévus. Bref, le collectif parisien Fauve est partout.

En l'espace de quelques morceaux, le collectif a conquis un public friand de nouvelles découvertes. C'est toute une factory qui s'est mise en place pour produire et écrire les tracks chantés en spoken word, créer les vidéos et les images. De construire une identité autour de Fauve. Quentin (chanteur et auteur) et ses membres se cachent derrière cet univers fascinant, inspiré en grande partie par le film Les Nuits Fauves de Cyril Collard, sorti en 1992. D'où est né l'un des titres qui fera connaitre Fauve : Nuits Fauves.

«Mais il faut pas que tu désespères/ Perds pas espoir/ Promis, juré, qu'on la vivra notre putain de belle histoire» dit Quentin sur cette chanson. Des paroles à la fois profondes et fortes. Des situations qu'on peut rencontrer tous les jours dans le quotidien. Le tout sous un tempo aux sonorités world, on pourrait croire que c'est sorti tout droit des années 90. Tropical et froid. En fait, Fauve parle à nous-même.

Un sample vocal de Maria Schneider, «Tu peux changer si tu le désires, t'ouvrir au monde, te mettre à nu» ouvre Kané, autre titre fort du collectif. Un air tribal et animal se libère. Des mots posés de façon poétique. Une ambiance fauvienne s'installe. «Pourtant t'es beau /Comme une comète /Je t'ai dans la peau / Je t'ai dans la tête». Tout est dit.

Sainte Anne est le morceau ou les expériences du passé se croisent. Une impression d'un extrait d'un film, accompagné d'un extrait instrumental assorti. Un titre reflétant la société actuelle et le quotidien du matin au soir, la routine boulot/soirée/dodo.

4000 iles est d'un caractère évasif. L'amour et les villes s'en mêlent. Le tout avec des chœurs fascinants, donnant une autre dimension à ce morceau. C'est ça, la magie de Fauve, prenant un tout autre sens en live.

Des maux lancés sous des airs addictifs, qui pourraient surement marquer une génération. Fauve, c'est tout simplement unique et frais. De plus, leurs morceaux sont téléchargeables gratuitement et légalement sur Internet. Ce serait bête de passer à côté de ça.

- Marion Hermet





12 → 16 JUILLET 2013

-M- SAEZ ORELSAN WOODKID TRYO
BENJAMIN BIOLAY LOU DOILLON VITALIC VTLZR
PATRICK BRUEL RAPHAEL OLIVIA RUIZ
DISIZ ALEXIS HK BREAKBOT ARCHIVE
BASTIAN BAKER ROVER RUFUS WAINWRIGHT
CALI AIRNADETTE SKIP THE USE . . .

CRÉATIONS GAETAN ROUSSEL RE-PLAY BLESSURES D'ALAIN BASHUNG
JACQUES DEMY PAR EMILY LOIZEAU ...

... ET PLUS DE 100 CONCERTS !

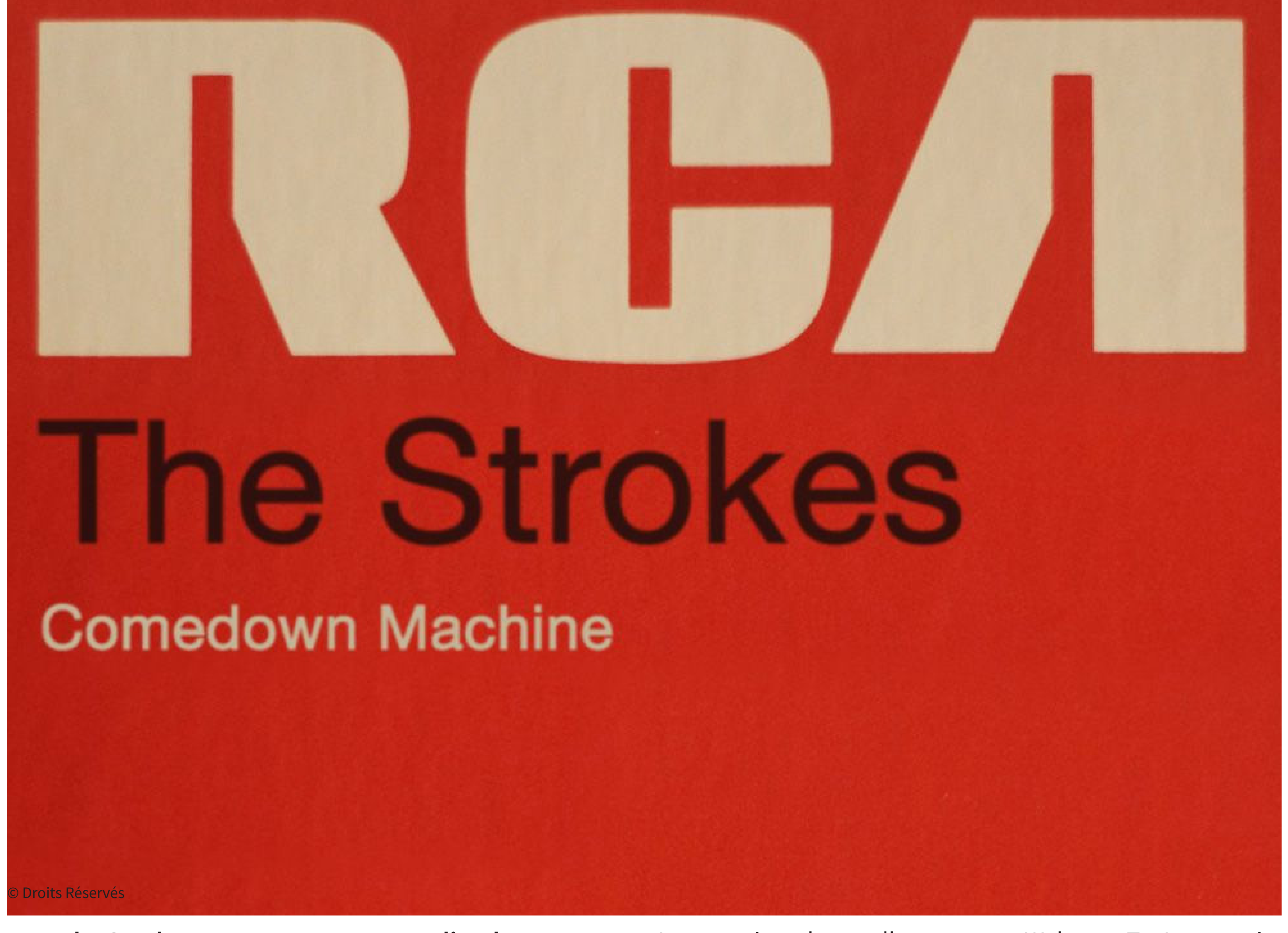






francofolies.fr • fnac.com • infos : 05 46 50 55 77

COMEDOWN MACHINE – THE STROKES



The Strokes, que peut-on encore dire de ce groupe si ce n'est qu'à chaque fois qu'il sortent un album ils ont la pression des fans qui prient pour qu'un autre suive. Et il faut croire que ça marche bien. Un an après Angles les cinq New Yorkais reviennent avec un 5 ème opus nommé Comedown Machine.

Julian Casablancas et ses compères sont donc retournés en studio pour enregistrer 11 titres. On connait déjà One Way Trigger qui avait été mis en téléchargement légal sur le site officiel du groupe. Chanson qui n'avait pas fait l'unanimité de part le fait que le Julian nous montre ses prouesses en matière vocales et arbore une voix très aiguë Ce qu'il avait déjà commencé à faire pour Angles d'ailleurs. Le groupe a donc ensuite posté All the time, chanson qui a conquis les fans car la voix du chanteur est plus reconnaissable.

C'est donc avec la nostalgie de Is this it, de Reptilia ou encore de Juicebox que je m'en vais écouter Comedown Machine avec toujours cette petite voix en moi qui dit « Ouf il sont de retour «.

Comedown Machine est très similaire de Angles. 80's Comedown Machine ressemble un peu à Call me back et Partner In Crime fait vaguement penser à Under Cover of Darkness. Les surprises de cet album ce sont Welcome To Japan qui a vraiment un swing très particulier et qui donne directement envie de danser et Call It Fate, Call It Karma qui fait penser à une ballade des années cinquante. Et puis il y a la chanson classique qui rappelle que ce sont bien les Strokes et pas un autre groupe, en l'occurrence 50/50.

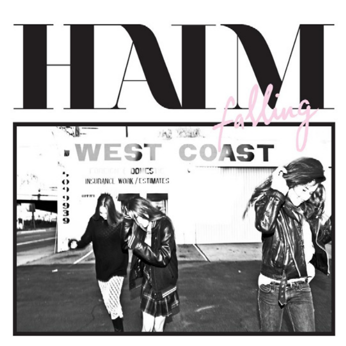
Certes, cet album divise. Il y a ceux qui disent que les Strokes sont morts et enterrés depuis Angles. Certains aiment bien ce nouvel opus, ça change c'est frais, ils innovent et essayent autre chose ; mais hélas cela ne représente qu'une petite partie. Comedown Machine reste quand même un bon album, pas le meilleur du groupe c'est sûr. Tout ce que je sais c'est que je l'écouterai beaucoup cet été en sirotant un Milk Shake au soleil.

- Justine Targhetta

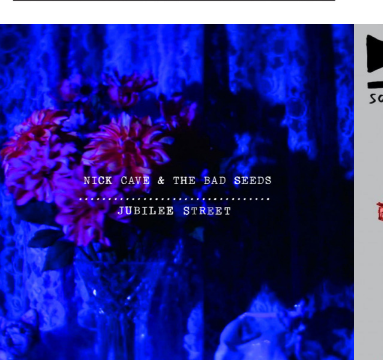
LE TOP 10 DES SINGLES DU MOIS PAR LES RÉDACTEURS MUSIQUE













1 – VAMPIRE WEEKEND – «DIANE YOUNG»

2 – HAIM – «FALLING»

3 – PRIMAL SCREAM – «IT'S ALRIGHT, IT'S OKAY»

4 – NICK CAVE AND THE BAD SEEDS – «JUBILEE STREET»

5 – DEPECHE MODE – «SOOTHE MY SOUL»

6 – SAVAGES – «SHE WILL»

7– PEACE – «FOLLOW BABY»

8 – SWIM DEEP – «SHE CHANGES THE WEATHER»

9 – THE STROKES – «WELCOME TO JAPAN»

10 – THE STRYPES – «BLUE COLLAR JANE»

PÉGASE : CAVALCADE MUSICALE À PORTÉE D'AILE

J'étais en quête d'évasion et j'ai croisé l'attelage approprié, ce cheval ailé blanc et divin. Cette pérégrination musicale sur le dos de Pégase s'est amorcée à 20h dans l'originale et intime salle lilloise de la Péniche.



© Droits Réservés

Le voyage débute avec les notes introductives de The Bad Side of Love. Cette introduction musicale est l'occasion de découvrir les différents musiciens présents sur scène au côté de Raphael d'Hervez. Ils quittent un à un les marches de la scène où ils s'étaient assis, dans une réelle proximité avec le public. Ils s'installent progressivement l'un après l'autre derrière leur artillerie. Raphaël, l'ex-membre du groupe nantais électro-pop Minitel Rose avait vu en 2008 dans Pégase l'occasion de monter un projet solo. Mais la solitude a vite été mise de côté et l'écurie s'est agrandie en accueillant différents équidés : Émile Ployaert à la batterie, Romain Lallement aux claviers, Thibaud Vanhooland à la basse et Jordan Baudouin à la guitare.

D'un battement d'aile, Pégase nous entraîne loin, dans un onirisme complet qui, accompagné de lumières féeriques, frôle une magie planante. Le groupe nantais enchaîne les morceaux, certains meilleurs que d'autres, et nous offre de beaux inédits comme Gold to Share ou Loulou. Notre cœur s'emballe forcément à l'entente du mini-tube Without Reason qui résonne dans la petite salle jusqu'à faire chanter le public. Le rythme presque galopant du morceau nous rappelle que Pégase est maître sur scène. Mais face à ce titre qui inonde les plates formes musicales du groupe depuis des mois, la réelle découverte de cette soirée reste pour moi le morceau Ladybug qui se trouve dans leur dernier EP, Dreaming Legend. Il nous éloigne davantage de la candeur et de la pseudo innocence qui semble animer les voix et rythmes de Pégase. Parce que Pégase ce n'est pas que du rêve, c'est sérieux (même si le leader a troqué récemment sa belle moustache pour un look de jeunot au visage imberbe). Après d'autres inédits, notre voyage prend fin avec les morceaux Dreaming Legend et I heard U qui par son rythme langoureux annonce cette fin proche. On regretterait presque que le groupe ait finalement choisi le premier morceau joué, The Bad Side Of Love, comme titre de rappel (à défaut d'avoir tout joué) tant que le voyage incarnait une boucle close, désormais propice à la rêverie. Mais le rêve n'est pas brisé et c'est les yeux remplis d'images irréelles et les oreilles de sons chimériques que je quitte la salle.



© Droits Réservés

Le groupe nantais a fait goûter une séduisante épopée musicale et aérienne au public. Pégase fait planer (en toute légalité). Mais derrière leur génie musical et leur esthétisme original et soigné, ce qui apparaît comme frappant c'est bien leur simplicité, leur complicité et leur authenticité tout au long du concert. Ce qui galope dans la tête de Pégase lorsqu'il se produit sur scène, c'est bien l'envie de voyager et de rencontrer un public. Cette rencontre et cette proximité, nous les avons vécues. Et leur plaisir de jouer sur scène a été presque communicatif. Pégase en dehors de cette dream pop langoureuse, c'était une présence indéniable sur scène qui nous donne envie de cavalcader à ses côtés et tout ça en délicatesse. Raphaël et ses acolytes ont réussi à nous lier à l'immensité atmosphérique le temps d'une soirée en nous faisant littéralement décoller.

- Marie-Madeleine Remoleur

QUELS FESTIVALS CET ÉTÉ ?



Avril et les beaux jours arrivent, et chaque mélomane découvre peu à peu la programmation des nombreux festivals proposés dans l'hexagone. Si les programmations varient, certains artistes qui nous ont fait frémir tout l'hiver promettent de sillonner les routes et les scènes éphémères de France pour retrouver leur public. Alors si vous, chers lecteurs, êtes un peu perdus dans toutes ses programmations, Maze vous fait un petit récapitulatif des premiers noms qui ont été annoncés pour vous aider à faire votre choix (promis nous ne tiendrons pas compte des conditions météorologiques pour rester tout à fait objectif.)

Arrêtons nous tout d'abord sur le festival **Papillons de Nuit**, où le vendredi 17 mai, vous pourrez retrouver Tryo, 1995 et RaggaeSonic. La soirée du lendemain s'annonce beaucoup plus rock, avec des groupes comme les BB Brunes, les Two Doors Cinema Club, ou encore des artiste comme Saez et Miles Kane. Si vous choisissez de vous y rendre le dimanche, vous aurez le droit à une soirée pétillante avec des artistes comme Mika, Giedré ou bien même Olivia Ruiz, Lilly Wood and The Prick et La Rue Kétanou. Voici le grand avantage de ce festival situé dans la Manche : chaque jour répond à un ou plusieurs style musical différent.

Commençons notre pèlerinage estival à Caen ou plutôt dans le lieu dit de **Beauregard**, où se déroule un festival de 3 jours débutant le 5 juillet. Il faut dire que cette année, les organisateurs préparent un grand cru avec de grands noms de la musique répartis sur les trois jours. Les artistes se partageront deux scènes et nous retrouverons dès le vendredi un grand nom de la scène française, M, qui comme vous le savez sûrement, est une bête de scène. Des groupes très appréciés seront également présents ce soir là, comme The Vaccines, Alt-J ou New Order. Le samedi sera également un jour intense pour vous festivaliers, puisque vous pourrez retrouver Jack Bugg, The Maccabees, Bat for Lashes et Miles Kanes. Et pour les courageux qui resteront les trois jours, vous ne serez pas déçus avec la programmation du dimanche où Olivia Ruiz, Benjamin Biolay, Skip the Use, The Hives et C2C se relayeront sur scène.

Si vous cherchez un festival pour le retour de Jamiroquaï, qui ne sera en France que pour 3 dates exclusives, il faudra alors vous rendre aux **Eurockéennes**, à **Musilac** ou aux **Déferlantes**, où sera aussi présent l'artiste qui fait couler beaucoup d'encre et dégage de grandes émotions, c'est bien évidemment Asaf Avidan. Revenons alors sur ces trois festivals qui, toutes les années, offrent une programmation exceptionnelle à leurs fidèles festivaliers. Les **Eurockéennes de Belfort** qui se dérouleront du 4 au 7 juillet, accueilleront alors elles aussi -M-, Phoenix, Archive, Skip the Use, My Bloody Valentine, Alt-J etc.

Continuons donc notre marathon de festivals avec les **Déferlantes d'Argeles**, qui commencent le 7 juillet et vous proposeront sur 3 jours Ben Harper, Lilly Wood and The Prick, The Hives, Jack Bugg, Lescop, Cali, Lou Doillon ou encore Dub Inc. Saez, qui a sorti son dernier album dernièrement, fera également la tournée des festivals pour le présenter, et si la programmation des Déferlantes ne vous tente pas, vous pourrez toujours vous rendre au festival Musilac du 12 au 14 juillet pour découvrir son album Miami. Si toute la programmation du festival savoyard ne sera dévoilé qu'entièrement le 15 avril, nous savons d'ors et déjà que nous pourrons voir sur les deux scènes The Hives, Blondie, Klaxons, Thirty Seconds to Mars, C2C, Phoenix, The Vaccines. Il faudra cependant faire un choix entre Musilac ou **Les Francofolies de la Rochelle**, qui se déroule aussi le même week-end. Celui-ci vous propose cependant d'assister aux live de Bastian Baker, Patrick Bruel, Orelsan, Lescop, Rover, Skip The Use et j'en passe ! Et nous clôturerons ce tour de France des festivals par **Rock en Seine**, qui n'a pas encore donné beaucoup d'informations quant à sa programmation mais vous pouvez déjà savoir que Franz Ferdinand, Phoenix, Alt-J, System of a Down, Asap Rocky et the Bloody Beetroots y seront du 23 au 25 août.

Vous avez là toutes les annonces nécessaires pour faire votre choix; si vous hésitez à prendre votre place car ce serait votre première expérience, foncez, les festivals sont une expérience inoubliable et inattendue, n'oubliez juste pas lunettes de soleil et bottes de pluie... Et n'hésitez pas à relire notre hors-série spécial festival datant de l'été dernier pour vous aider à faire votre choix. On se retrouve le mois prochain pour un point sur TOUS les festivals Français et Francophones.

- Margot Pernet

CINÉMA



TOUT SUR MA MÈRE

Le monde du cinéma est un océan où il fait bon se baigner, mais où les vagues remuent en emportant trop vite les pépites cinématographiques dans les profondeurs. Dorénavant, enfilez vos combinaisons de plongée une fois par mois avec Maze, on remonte à la surface les films qui le méritent !



Pour bien commencer ce premier rendez-vous, immersion en région méditerranéenne, nous débarquons en Espagne à Barcelone ! Ne sortez pas trop vite votre attirail de fêtards, on fait dans le social. Bienvenue chez Pedro Almodóvar, dans Tout sur ma mère, nous sommes en 1999 et suivons Manuela. Cette mère qui vivait avec son fils de 17 ans, Estéban, à Madrid, se retrouve du jour au lendemain seule et sans repères quand celui-ci meurt renversé par une voiture. Quand on touche à ces liens, on met n'importe qui dans sa poche direz-vous, mais ne pensez pas qu'Almodóvar verse dans le pathos. Les dix premières minutes du film sont écoulées, il vous faut maintenant savoir que le seul homme du film vient d'être éliminé, amateurs de testostérone repassez. Manuela quitte sa vie madrilène et repart sur les traces de son passé à Barcelone afin de retrouver le père d'Estéban.

Et l'hommage du réalisateur aux femmes commence ici. On y dépeint Agrado, une vieille amie prostituée travestie, Rosa, une bonne sœur enceinte et séropositive, Huma, une célèbre actrice et Nina, sa maîtresse et partenaire de jeu droguée. Avec au milieu de ces femmes, Manuela, qui a perdu son fils on peut penser à un tableau très noir de la situation. Malgré toutes ces histoires tourmentées, on rit beaucoup et l'on admire ces femmes. Elles sont indépendantes, elles sont fortes, elles sont seules même si elles ne s'en plaignent pas. L'un des plus beaux moments du film est certainement le monologue d'Agrado devant un public des plus attentifs, évoquant toutes les opérations qui l'ont fait devenir une femme, et une femme authentique selon ses propres dires. Une femme serait authentique quand elle est « conforme à l'image qu'elle a rêvé d'elle-même ». Voilà de quoi comprendre que rien n'est immuable, mis en face de ce monde si noir … mais si tendre.

Ce qui nous accroche aussi vite dans ce film est certainement la sobriété et la distance avec laquelle il est tourné. Qui dit travestis, acteurs et célébrité dit paillettes, luxures, et tous ces clichés ? Pas ici. Almodóvar ne prend pas le parti de trop en faire et ça marche. Le monde du théâtre dans son essence la plus artistique est sans cesse présent, avec « Un tramway nommé désir », pièce préférée d'Esteban, qui est finalement un fil conducteur du film. Manuela l'avait jouée dans le passé, perd son fils juste après une représentation à Madrid, retrouve la pièce à Barcelone, a l'occasion d'y jouer une nouvelle fois… La boucle est bouclée, et elle l'est aussi quand Manuela récupère l'enfant de Rosa, qui s'appellera Estéban. Ce dernier a d'ailleurs le même père que feu Estéban et ce père s'appelle maintenant Lola. « Allô Lola comme un garçon, j'ai le cœur qui fait boum et les cheveux longs … ». A en croire que Jennifer Ayache a écrit Lola en hommage a ce film. Ce père devenu(e) travesti qui apparaît tout de même avant la fin du film est sublimé, bien loin de toute caricature, «son coeur fait boum», nous faisons face à une personne au destin tragique qui respire l'amour. Almodóvar capture donc un instant de la boucle, où chacun tient son petit rôle, mais où il est évident que tout et tout le monde est de passage. C'est paradoxalement en partant à la rencontre de ces personnages issus de milieux minoritaires que se dessine une belle métaphore de la vie en général.



Almodóvar nous parle des femmes comme personne, nous enseigne la tolérance de manière incroyable, alors vous comprenez bien que ce film est et restera longtemps d'actualité. Parce qu'en 2013 il n'est toujours pas évident que nous sommes tous des êtres humains pleins de sentiments et de génie, homme ou femme, gay ou hétéro, transsexuel ou non, que l'égalité, le respect et l'amour doivent être à la portée de tous, regardons Tout sur ma mère. Et ce terrible sentiment de mélancolie qui vient nous habiter dès la fin du générique de trompe pas : en voilà une œuvre d'art.

- Quentin Tenaud

A PROPOS DU FESTIVAL DE CANNES ...

Le 66e festival de Cannes se tiendra en mai prochain. Un grand rendez-vous du cinéma que l'on attend avec impatience, un moment unique où Cannes devient presque, le temps d'une quinzaine, le centre du monde. En attendant, Maze ouvre une rubrique consacrée au Festival.



© Droits Réservés

Qu'est-ce que le Festival de Cannes ?

Nous ne relaterons pas ici toute l'Histoire du Festival de Cannes. Pour cela il faudrait au moins un hors-série, et encore … Mais cela montre déjà à quel point son Histoire est riche, foisonnante, impressionnante. Bien sûr, quand on pense à Cannes, on pense presque automatiquement aux stars qui font partie du festival. Mais n'oublions pas aussi que c'est le Festival qui fait ces stars, c'est lui qui permet à certains de se faire connaître, à d'autres d'augmenter encore, si c'est possible, leur popularité. Ce ne sont pas les festivals qui font les films, mais les films qui font le festival, comme le dira Ettore Scola, Président du Jury en 1988. Ce sont tous ces films qui ont marqué le festival qui font son histoire. Ce sont toutes ces polémiques, ces coups de cœurs ou ces coups de gueule qui font son histoire. Ce sont des films comme Pulp Fiction, Palme d'Or en 1994, qui soulèvent la polémique, qui déstabilisent un Jury, qui le divisent, qui soulignent les controverses. Pulp Fiction sera défendu avec véhémence par le Président du Jury, Clint Eastwood, et se trouve aujourd'hui considéré comme un chef d'œuvre, parfois comme le chef d'œuvre de Tarantino. Alors des histoires comme celles-ci sont des réussites, mais il y en a d'autres qui sont des fiascos. Et des fiascos, le festival en a connu depuis sa fondation en 1946. Il a déjà mis plusieurs années à se mettre en place, il ne se tenait pas toujours à intervalles réguliers, il a connu des hauts et des bas qui font ce qu'il est aujourd'hui. Tout au long de son histoire il y aura eu des audaces, des ratés, des grands moments, des incompréhensions. Il y avait très peu de personnes pour adhérer à la Palme d'Or étonnante, et le mot est faible, décernée par Tim Burton à Oncle Boonmee … Mais quel magnifique moment, lorsque Roberto Benigni saute de sa chaise et va baiser les pieds de Martin Scorsese pour recevoir le Grand Prix du Jury en 1996 pour La vie est belle. Les jurys font le festival de Cannes, leurs personnalités marquent le palmarès, l'histoire du festival, qui continue tout de même d'avoir sa propre identité. Cannes c'est ce festival qui donne sa chance à de grands films, déjà plébiscités et à la machine publicitaire bien huilée, mais aussi à de plus petits, qui vont connaître une histoire incroyable allant même jusqu'à détrôner des grosses productions. Cannes c'est aussi ces scandales qui permettent à des films de se lancer, à des réalisateurs de se faire un nom. Cannes c'est ce subtil mélange entre cinéma et stars du 7e art. C'est cette combinaison entre cinéphilie et superficialité. Ces moments, parfois intenses et rares, qui font les plus beaux souvenirs du cinéma et ces moments où la Croisette entière vient aduler une star puis une autre. Le passage obligé à Cannes est bien évidemment la fameuse montée des marches, ce moment où des stars de tout pays viennent fouler le tapis rouge. Ce moment où l'on peut croiser une icône du 7e art et quelques secondes après une star montante ou encore inconnue. Cannes c'est ce festival qui permet de découvrir des films et des cinémas du monde entier. C'est ce festival qui permet de découvrir des talents, qui font la réputation d'un film. Cannes c'est finalement et simplement, *« le plus grand festival du monde »*.

Infos et rumeurs pour la 66e édition :

Une affiche:

« C'est un couple qui incarne à la perfection l'esprit du cinéma » ont déclaré les organisateurs à propos de l'affiche mettant en scène Paul Newman et Joanne Woodward, le couple de A new kind of love, d'où provient le cliché.

Un Président du Jury:

Steven Spielberg. Le cinéaste américain sera accompagné d'un Jury, dont on ne connait pas encore la composition. Il dévoilera la sélection des films le 18 avril



et son palmarès le 26 mai.

Un film d'ouverture :

Gatsby le Magnifique, de Baz Lurhmann, avec Leonardo DiCaprio et Carey Mulligan notamment. La nouvelle version du roman de Scott Fitzgerald sortira sur les écrans français le 15 mai, au moment où débutera la séance au Palais des Festivals. Le synopsis : « Printemps 1922. L'époque est propice au relâchement des mœurs, à l'essor du jazz et à l'enrichissement des contrebandiers d'alcool … Apprenti écrivain, Nick Carraway quitte la région du Middle-West pour s'installer à New York. Voulant sa part du rêve américain, il vit désormais entouré d'un mystérieux millionnaire, Jay Gatsby, qui s'étourdit en fêtes mondaines, et de sa cousine Daisy et de son mari volage, Tom Buchanan, issu de sang noble. C'est ainsi que Nick se retrouve au cœur du monde fascinant des milliardaires, de leurs illusions, de leurs amours et de leurs mensonges. Témoin privilégié de son temps, il se met à écrire une histoire où se mêlent des amours impossibles, des rêves d'absolu et des tragédies ravageuses et, chemin faisant, nous tend un miroir où se reflètent notre époque moderne et ses combats. »

Rumeurs sur la sélection :

Le délégué général, Thierry Frémaux, expliquait qu'avec le numérique, tout devenait possible et qu'un film pouvait être prêt à temps pour le festival, ce qui complique la sélection. Celle-ci serait faite seulement à la veille de la conférence de presse, lorsque tous les films auront été vus, c'est-à-dire le 17 avril. Il y a tout de même de grandes chances pour que l'on retrouve : les frères Coën pour Inside Llewyn Davis, James Gray avec Nightingale, Steven Soderbergh pour Behind the candelebra, Sofia Coppola pour présenter son The Bling Ring. On pourrait aussi retrouver une seconde fois Joaquin Phoenix à l'affiche du James Gray avec Marion Cotillard et de Her de Spike Jonze. Woody Allen pourrait présenter Blue Jasmine et Terrence Malick Knight of cups, son prochain drame avec Christian Bale et Natalie Portman.

Niveau européen on pourrait retrouver Only God Forgives du Danois Nicolas Winding Refn a qui l'on doit Drive, ainsi que Twelve Years of Slave de Steve McQueen, réalisateur du très bon Shame. On a peu de chances de retrouver le prochain Lars Von Trier qui ne serait pas prêt et qui n'est pas forcément le bienvenu après la polémique qu'il avait soulevée l'année dernière.

Le problème est du côté français, car il ne doit pas y avoir plus de 4 films français. Il pourrait y avoir Arnaud Desplechin pour Jimmy P avec Benicio Del Toro et Mathieu Amalric ; Le Bleu est une couleur chaude d'Abdellatif Kechiche avec Léa Seydoux pourrait aussi être sélectionné. On pense aussi à Les Salauds de Claire Denis avec Vincent Lindon et Chiara Mastroianni, Abus de faiblesse avec Isabelle Huppert, Un château en Italie de Valeria Bruni-Tedeschi, Jacky au royaume des filles de Riad Sattouf avec Charlotte Gainsbourg et Noemie Lvovsky. On peut aussi attendre Bird People de Pascale Ferran ou La Vénus à la fourrure de Roman Polanski. A moins que l'on découvre Blood Ties de Guillaume Canet. Ou encore le prochain Jean-Pierre Jeunet, à moins que l'on ne retrouve Olivier Dahan et Nicole Kidman pour Grace de Monaco. Beaucoup de films français se bousculent pour être sélectionnés cette *année. On peut peut-être espérer récolter quelques récompenses …*

- Philippe Husson

PORTRAIT : JULIETTE BINOCHE

Juliette Binoche a une filmographie impressionnante, remplie de rencontres avec de grands cinéastes tels que Jean-Luc Godard, André Téchiné ou Michael Haneke pour ne citer qu'eux. Elle a beaucoup tourné depuis son premier film en 1983, en France ou à l'étranger, allant même jusqu'à remporter un Oscar du second rôle pour Le Patient Anglais. C'est une grande artiste internationale mais qui ne fait pourtant pas l'unanimité. Portrait d'une anti-star au parcours fulgurant et à la filmographie bien remplie.



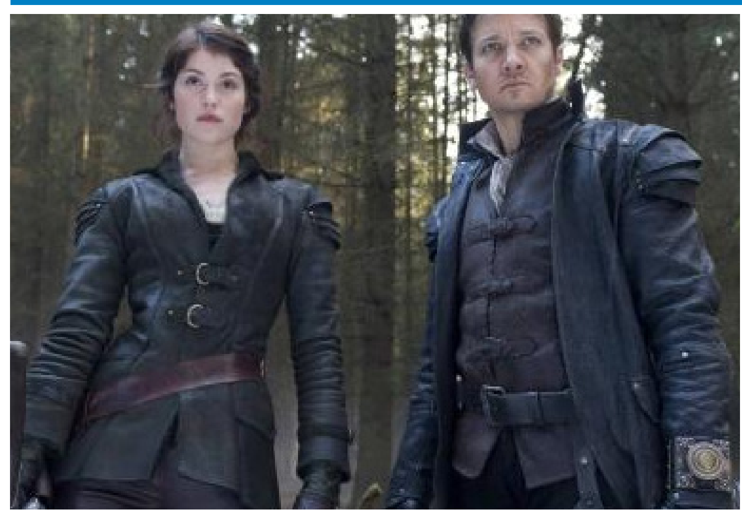
Ce mois-ci elle interprète Camille Claudel dans le film de de Bruno Dumont (photo) et elle est, paraît-il, formidable. Une fois de plus, elle arrive à mettre la critique de son côté et à faire l'unanimité tant son interprétation est forte et remarquable. Ce n'est pas la première fois. Elle est l'une des seules actrices à avoir remporté un Oscar, un César, un Prix d'interprétation à Cannes, un autre à Venise et encore un à Berlin. Cela illustre parfaitement son statut particulier de star internationale mais qui tourne des « films d'auteurs » et qui assume son statut « d'anti-star ». Loin des grosses productions, elle tourne tout de même de grands films qui marquent le cinéma et sa carrière.

On peut considérer qu'elle a été gâtée. Deux ans seulement après son premier film elle tourne pour Jean-Luc Godard et André Téchiné. Un an plus tard elle tourne pour Leos Carax. Vient alors la consécration internationale, en 1988 avec L'insoutenable légèreté de l'être aux côtés de Daniel Day Lewis. Elle interprète sa femme, Tereza, pendant le Printemps de Prague. Le film est un réel succès et les deux acteurs triomphent. Elle continue sa carrière, sans se poser de questions mais en suivant son instinct.

On dit souvent d'elle que c'est est une actrice intellectuelle à cause de ses rôles dans des adaptations littéraires : elle tourne Les Hauts de Hurlevent par exemple. C'est une actrice aux grands rôles romantiques, comme pour Le Patient Anglais ou Le Chocolat. Elle aime ces rôles, comme celui qu'elle a dans Copie Conforme et qui lui vaut un prix d'interprétation à Cannes. Elle aime porter à l'écran ces femmes au destin compliqué, parfois tiraillées entre deux vies qui lui tendent la main. C'est aussi une actrice sincère, qui interprète les rôles qu'elle se sent capable d'interpréter, ou les rôles qui lui lancent un défi. C'est aussi une actrice capable de décliner une proposition de Steven Spielberg même si cela lui permet de remporter son unique César.

Pourtant c'est une actrice qui énerve souvent le public. A cause de cette sincérité notamment. Elle ne se cache jamais, elle est toujours elle-même, capable de pleurer lors des cérémonies ou de rire à grands éclats lors des interviews. Alors elle énerve, Depardieu va même jusqu'à dire qu'elle n'est « rien » et qu'il ne comprend pas pourquoi elle est estimée depuis tant d'années. Peut-être simplement parce qu'elle n'essaye pas d'être une autre, parce qu'elle dit ce qu'elle pense, pourquoi elle admire certaines personnes. Parce qu'elle joue ce qu'elle a envie de jouer, ce qu'elle est capable de jouer. Parce qu'elle n'essaye pas de se grandir elle-même en rabaissant les autres. Parce qu'elle est humble et qu'elle a du talent. Il a peut-être une leçon à prendre …

- Philippe Husson


© Droits Réservés

HANSEL ET GRETEL (SORTI LE 06/03)

Voilà un film qui n'a pas fait dans la publicité mensongère, puisqu'il propose un habile mélange entre côté fun et gun. Il est en effet loin de l'ancien conte d'Hansel et Gretel, puisque ces derniers ont grandi et ne pensent qu'à une chose : «dégommer» toutes les sorcières du monde. Et ça y va : arbalète multi-flèches et multidirectionnelles, bazooka, mitrailleur automatique gros calibre et même pelle, tout est bon pour faire saigner, transpercer, exploser ces ennemies maléfiques. Seulement, on ne voit que ça, du sang, un semblant de gore, de trash et ces Hansel et Gretel (pourtant interprétés bien sympathiquement par Jeremy Renner et Gemma Arterton) qui ont vraiment l'air de s'éclater dans ce job. Mais très vite, nous, on ne s'éclate plus. Devant notre écran on se demande vraiment quel est l'intérêt de ce film et on finit par voir qu'il n'en a pas. Dommage, mais au moins cet Hansel et Gretel : Chasseur de sorcières de Tommy Wirkola fait bien partie de ce genre assez peu défini qu'est la comédie horrifique.


© Droits Réservés

MÖBIUS (SORTI LE 27/02)

Que dire de l'espionnage à la française, avec les géniaux Jean Dujardin et Cécile de France en tête d'affiche ? Eh bien que cela donne un film très réussi. Möbius d'Eric Rochant est un OVNI dans notre cinéma national, une histoire très réussie d'un officier des services secrets russes qui va recruter une financière pour son enquête sur un puissant homme d'affaire. Cette femme n'est pas inconnue des services secrets américains, néanmoins, entre elle et l'officier russe une passion va naître et les envahir … Pas très évident à résumer, ce film a ses passages un peu durs à suivre face à d'autres plutôt longuets (scènes d'amour entre les deux héros notamment). Toutefois, on se retrouve complètement pris dans ces tourments d'enquête et de passion, jusqu'à la fin plutôt marquante. Un film rare, à voir !


© Droits Réservés

20 ANS D'ECART (SORTI LE 06/03)

C'est l'histoire d'Alice Lantins, bientôt la quarantaine, qui est en bonne voie pour obtenir le poste de rédactrice en chef de son magazine Rebelle. Seulement, son chef ne trouve pas qu'elle a assez l'esprit « rebelle », contrairement à une autre rédactrice assez givrée. C'est alors qu'Alice rencontre Balthazar, un jeune d'à peine 20 ans, avec qui elle va mimer une relation pour avoir une nouvelle image dans le magazine. Seulement, Balthazar, lui, ne rigole pas avec l'amour… Étonnante comédie romantique française, 20 ans d'écart se distingue tout d'abord par son casting : Virginie Efira est vraiment brillante et drôle dans ce rôle, et elle est accompagnée de Pierre Niney de la Comédie Française qui faisait ses (superbes) premiers pas dans un rôle principal au cinéma. On s'attache très vite à eux, on rit beaucoup, on s'attendrit … Bref, un film parfait pour passer un bon moment sans se prendre la tête !


© Droits Réservés

LE MONDE FANTASTIQUE D'OZ (SORTI LE 13/03)

Qui ne connait pas le Magicien d'Oz ? Ce film de 1939 adapté du roman éponyme de L. Frank Baum a été le plus vu du

monde. Le Monde Fantastique d'Oz (sorti le 13/03) en est la préquelle et raconte comment Le Magicien est arrivé à Oz et a vaincu Theodora et Evadora, les deux Méchantes Sorcières, à l'aide de Glinda la Gentille Sorcière et du peuple d'Oz. Ces quatre principaux rôles sont assurés par Rachel Weisz, Mila Kunis, Michelle Williams et le superbe James Franco dans le rôle d'Oz. Avec un tel casting, on ne peut que s'attacher aux personnages, en plus de l'humour très présent et du coté très épique qu'ils prennent. On pourrait regretter le coté trop «conte à la Disney» voire manichéen, mais il fallait bien coller avec l'histoire originale d'Oz, d'où les clichés de la méchante sorcière verte au long nez et de la belle gentille sorcière ... Le plus : la 3D, qui semble toujours plus s'améliorer. Ici, le Monde Fantastique d'Oz commence par une séquence à l'ancienne, en 4:3 noir et blanc mais en 3D, avant de s'étaler sur tout l'écran en même temps que les couleurs apparaissent, histoire de faire le lien avec le premier film d'Oz qui, lui, était un des premiers en technicolor. En bref, un film pour les nostalgiques, les fans de fantastique, mais pas seulement.


© Droits Réservés

CLOUD ATLAS (SORTI LE 13/03)

Plus qu'un film, c'est une folle expérience sur écran. Nous sont proposées six histoires se déroulant à des époques différentes, étroitement liées par leurs personnages, qui ont tous une comète comme tache de naissance, leurs récits et leur symbolique sur l'humanité. Chacun à leur façon, ils découvrent le passé, influencent le futur, survivent au présent, le tout comme une symphonie de la Cartographie des Nuages, le livre de David Mitchell à l'origine du film. C'est avec une fluidité étonnante que ces six récits s'entremêlent, mélangeant les genres de la comédie à la science-fiction, et finissent par montrer tous leurs liens. Même au bout de 3 heures de film, l'émotion est toujours intense. Et il ne faut surtout pas zapper le générique : en effet, c'est là que l'on réalise que les acteurs avaient bien plus d'un seul rôle, et se retrouvaient presque dans toutes les histoires ! Un effet très déroutant, même si on a des doutes en regardant le film. Cloud Atlas a cette puissance qu'on ne retrouve pas souvent.


© Droits Réservés

WARM BODIES (SORTI LE 20/03)

L'amour outre-tombe est de retour ! Après les vampires, les loup-garous et autres étranges créatures, voici qu'une humaine survivant à une contamination de zombies finit par tomber tendrement amoureuse de l'un d'entre eux. Ce zombie c'est R, et c'est après avoir mangé le cerveau du petit-ami de cette fille, Julie, qu'il se décide à la sauver et finit par avoir lui aussi des sentiments pour elle malgré son état. Va suivre alors toute une révolution pour la vie pouvant sauver le monde ... Adaptée du roman de science-ficton Vivants d'Isaac Marion, cette histoire pourrait sembler bien niaise mais elle a quand même un bon fond sur l'humanité à sa fin et sur l'amour. Cependant ce n'est pas pour cela qu'il faut voir Warm Bodies mais pour sa vision originale des zombies, pour son humour décalé (en effet, le film est raconté sous le point de vue de R, assez différent du notre) et pour avoir sa dose d'amour salvateur sur écran. Après le film, préférez le livre.


© Droits Réservés

JACK LE CHASSEUR DE GÉANTS (SORTI LE 27/03)

Jack le Chasseur de Géants c'est tout d'abord Jack et le Haricot Magique combiné à Jack le Tueur de Géants. Adaptation libre de ces deux contes donc par Bryan Singer, Jack s'est transformé en blockbuster d'heroic-fantasy au style d'un Seigneur des Anneaux. Une princesse en quête d'aventure, se retrouve propulsée dans le monde aérien des Géants, particulièrement rancuniers des hommes, à bord d'un haricot magique planté malencontreusement par Jack. Il faut sauver la princesse, il faut éviter une invasion de Géants, voilà tout le concept. Face à une 3D plutôt bien réalisée et un bon réalisme des Géants, certains effets spéciaux font malheureusement mal aux yeux. On peut tout de même apprécier la musique et l'acteur principal, Nicholas Hoult, qui donne la touche de l'anti-héros par excellence. Jack Le Chasseur de Géants est pour les amateurs du genre, ou pour accompagner vos petits frères ou sœurs en manque d'aventures !

- Laurie Montagner

LE CLASH
SPRING BREAKERS

Film attendu et fantasmé, peut-être autant que Django Unchained, ma curiosité a été titillée, dès que j'en ai entendu parler. Cela s'explique par les choix artistiques d'Harmony Korine pour son cinquième long métrage en tant que réalisateur mais aussi par les critiques, loin d'être à l'unisson et écrites presque exclusivement par la gent masculine.



© Droits Réservés

Spring Breakers se déroule logiquement lors d'un Spring Break, moment à part, presque irréel, d'une semaine ou deux où les étudiants par tous les moyens possibles tentent d'oublier leur routine. Candy (Vanessa Hudgens), Faith (Selena Gomez), Cotty (Rachel Korine) et Brit (Ashley Benson), sont quatre amies d'enfance voulant échapper à leur quotidien fade et sans grand intérêt. Fauchées et désespérées, trois d'entre elles braquent un fast food, premier acte non dénué d'intérêt, comme une annonce des événements à suivre.

De la même façon que Kids de Larry Clark a marqué sa génération, Spring Breakers illustre les vices de la nôtre, où certains adolescents blasés n'ont plus peur de réaliser ce que les médias et la pop culture nous retransmettent, comme s'adonner à une déchéance poussée à la MTV, où faire une pause rime avec se mettre la tête à l'envers pour tout oublier. Deux mots prononcés par Candy résument à eux seuls l'état d'esprit des jeunes filles : "video game". Tout leur périple a vraiment l'air d'être vécu comme un jeu vidéo, extrait de leur réalité minable, et en permanence sous adrénaline. A partir du moment où elles se font arrêter, le film accélère encore un peu la cadence et une certaine tension s'installe peu à peu. Spring Breakers prend alors une tournure plus sombre, oppressante, qui nous met dans l'attente permanente de ce qui va arriver. On prend en pleine face l'envers de ces stations balnéaires qui ne vivent vraiment qu'une partie de l'année. Des moments d'euphorie viennent nuancer cette atmosphère, entre fous rire, et tubes de Britney Spears à l'image de la scène improbable où James Franco reprend Everytime de la chanteuse au piano, entouré d'armes et les doigts empreints de sang, un coucher de soleil en fond.

La complexité des protagonistes occupe une place importante de la ballade. Sous leurs traits de gamines délurées, les Spring Breakeuses se révèlent être des dures à cuire que rien n'arrête et qui vont jusqu'à inverser les rapports de force traditionnels masculin/féminin, s'évertuant dans l'art de la lutte armée.
James Franco s'illustre particulièrement dans le rôle d'Alien où il est presque méconnaissable, quant aux quatre actrices, elles paraissent immergées jusqu'aux pointes de leurs cheveux dans leurs rôles, qui forment un réel décalage avec l'image que certaines véhiculaient. Les ATL Twins, jouant les hommes de mains d'Alien sont particulièrement inquiétants et renforcent le malaise qui règne pendant au moins les trois quarts de l'œuvre cinématographique.
Harmony Korine signe aussi un film à l'esthétique époustouflante et ce dès l'apparition du titre en lettres lumineuses, aux couleurs acidulées qui resteront présentes même dans les moments les plus obscurs. Une image au moins, un instant, une seconde même marque votre esprit à vif par sa "perfection" due à sa contradiction.
Amateurs de cinéma indépendant et de sensations fortes allez-y !

- Louison Larbodie

LE CLASH
SPRING BREAKERS

Spring Breakers aurait pu sûrement repousser plus d'un spectateur à la cinéphilie avertie vers d'autres salles obscures.

En effet, malgré le fait que ce film sorte du circuit indépendant, à priori l'aperçu des jeunes pouliches de l'écurie Disney, à savoir Selena Gomez et Vanessa Hudgens, ainsi qu'Ashley Benson de Pretty Littles Liars et l'épouse du réalisateur Harmony Korine en personne fouettant l'air de leur chevelure teintées de rose, habillées sobrement de bikinis aux couleurs multiples d'un pastel agressif, dans un univers paradisiaque de plage, de soleil, de fête, de drogues, de débauche sans limites, LE RÊVE AMERICAIN ! , peut avoir de quoi déconcerter, appelant à un film pour un public teen anesthésié.

Après un générique court, la première scène nous présente le fameux Spring Break sur un strident Skrillex. Des jeunes qui sautent et dansent sur une plage écrasée de soleil et de ciel bleu. Des filles aux seins nus, des garçons qui les couvrent d'alcool comme si ils leur pissaient dessus. Puis l'instant d'après, une fac où 5 demoiselles déprimées se tordent d'ennui et rêvent de vivre leur rêve de vacances et de vie intense. L'argent manque ? Pas de problème ! Braquons un fast-food avec un marteau et des pistolets à eau et partons !

Arrivées sur place, elles vont vivre tellement fort ce qu'elles fantasment depuis si longtemps, qu'elles se retrouveront (toujours en bikini, je ne crois pas qu'elles soient venues avec d'autres vêtements) face au juge qui les enverra en prison, sous peine qu'elles ne puissent payer leur caution. C'est là qu'intervient James Franco en sauveur, si absurde, tellement déplacé, les sortant du pétrin dans lequel elles se sont fourrées, leur proposant de devenir ses biches, ses amies, ses compagnes de deal.

Mais une pieuse Selena Gomez, qui exprimait pourtant un peu plus tôt le vœu de vivre ici pour toujours se rétractera et retournera à la maison.

Débutera alors une descente ; au bras d'un James Franco, aberrant, malsain, puis malgré tout, étrangement attachant et tendre ; dans l'effroi d'un monde pervers, violent, où les muscles roulent et les cabots se mordent.

Dans une danse aveugle et narcissique, mélangeant un univers enfantin, sucré, plus girly et Lolita que jamais et la brutalité du trafic, des armes, de la drogue, des vanités et des possessions qui s'heurtent durement, Korine nous entrave au cœur d'un bordel bigarré et complètement égocentré. Spring Breakers touille son intrigue, avec un montage et un sens de l'image très réussi, mais en occultant totalement le spectateur. Une distance évidente s'installe et pourtant il est difficile de détacher son regard de ce fil un peu fou qui se déroule. C'est un film pour lui-même, qui se répète sans cesse "Spring Break pour la vie", autiste, au scénario creux, une choucroute, une oeuvre polychrome et musicale.

Et puis, au détour d'une scène, les 4 filles cagoulées de rose, armées de mitraillettes, dansant volupteusement, rêveusement, sur Everytime de Britney Spears, joué au piano par James Franco. Un film boiteux, avec des morceaux de poésie gros comme ça.

Une douceur un peu idiote, un peu bancale, pleine de sucre et de poudre aux yeux, une errance en puissance, un peu de chaleur, un peu de désespoir.

- Marion Poncel

RETOUR DE L'ENFER POUR LA PORTE DU PARADIS

Le retour récent du film maudit Heaven's Gate dans sa forme originale est pour nous l'occasion de nous pencher sur les errances de ce chef d'œuvre du 7ème art du féroce et anticonformiste Michael Cimino.


© Droits Réservés

Le plus grand flop de l'histoire du cinéma ?

En 1980, quelques années après Voyage au bout de l'enfer, Michael Cimino s'attaqua avec ce film à un prétendu paradis qui s'apparenta finalement davantage à un nouvel enfer. Mais ce film, ce n'est pas que l'enfer de l'histoire américaine, c'est aussi celui d'un film maudit. Dès sa sortie, ce film reçut des critiques d'une violence réelle tant sur le fond que sur la forme et fut retiré rapidement. Après plus de 300 coupes, il ressortit finalement en 1981 mais fit de nouveau face à un échec cuisant. La Porte du Paradis incarna alors bien la porte de l'enfer pour le studio United Artists qui entra dans un gouffre financier - le film ayant coûté plus de 40 millions de dollars pour 2 millions prévus initialement. Il signa par ailleurs l'échec de la carrière de Michael Cimino, perfectionniste maudit. La restauration du film et sa sortie dans sa forme originale de 3h40 montre que ce film attendait un public et un contexte préparé à cette peinture de la déconstruction du mythe américain.

Un regard investigateur pour déconstruire les mythes fondateurs du rêve américain

En prenant certaines libertés narratives, ce film s'inspire d'un fait réel : celui du massacre organisé en 1890 de 125 immigrants dans le comté de Johnson, par des grands propriétaires soutenus par les autorités. La caméra de Cimino explore une Amérique épurée de tous les clichés historiques de grandeur et de noblesse. Ici, c'est la cruauté, le sang, l'injustice et le rejet de l'autre qui sautent aux yeux. Ce film s'éloigne des standards du western classique pour montrer comment l'idéal américain souffre dans ce film qui a su le déconstruire jusqu'à le détruire. On se demande où s'est caché le Mythe de l'Ouest. La première séquence du film nous donne pourtant à voir cet idéal dans les danses et les grands discours sur l'éducation de l'élite dorée de Harvard. Mais le second long mouvement du film va déconstruire progressivement ce flot de paroles avec l'apparition d'un nouveau discours visible dans les lois que les propriétaires mettent en place pour lutter contre la vague d'immigrants. Le gouvernement fait régner l'injustice en permettant la création de la liste des 125 noms des voleurs et anarchistes à supprimer. Terreur et arbitraire s'entremêlent dans ce monde arbitraire où le rêve américain n'est plus que cauchemar. Les immigrants s'empilent sur les toits des trains aux fumées noires, les hommes remplacent les bœufs pour tirer les charrues, les enfants peinent aux champs tout ça dans une course incessante pour rester en vie. Comme dit l'un des personnages, « Ça devient dangereux d'être pauvre dans ce pays ». Même l'aide du héros James Averill ne suffit pas à écarter ce danger. Ce film véhicule ainsi une vision d'un désenchantement qui vient contrebalancer l'idéal westernien.



© Droits Réservés

L'esthétique épique d'un anti-Western

Par l'esthétique singulière du réalisateur et la photographie juste de Vilmos Zsigmond, ce film déconstruit les codes cinématographiques du Western en imposant un style particulier et déréglé. On le voit dans le traitement des couleurs, avec la souillure d'une fumée persistante venue des trains nuancée par une forte luminosité de certaines scènes. De chaque porte ou chaque ouverture s'échappe une lumière ardente, mais les personnages restent eux dans l'obscurité. Derrière les portes du paradis, ce sont bien la pénombre et les flammes de l'enfer qui les attendent. Mais ce qui révèle le plus cette déconstruction de l'esthétique du Western, c'est bien ce rythme irrégulier qui alterne entre scènes de grandeur, scènes intimistes dans l'intrigue du triangle amoureux

et scènes purement esthétiques. Ces dernières sont des pauses contemplatives pour souffler et supporter. Mais ce n'est qu'une halte et la lutte est là, présente, féroce et sanglante. Cimino ne cherche pas à embellir la bataille finale, il filme un massacre que rien ne peut arrêter. Cela finit par découler sur une violence primitive et totale que le traitement spécifique du temps ne fait qu'accentuer.


© Droits Réservés

Réflexion sur la pérennité d'une nation

L'Amérique de Cimino tourne en rond. La figure du cercle est omniprésente avec les cercles des valses, de l'arbre de Mai, des danses folkloriques des immigrants mais aussi de façon moins guillerette le cercle des travailleurs ivres autour des combats de coqs ou les cercles de la bataille finale. On a ainsi un monde sans espoir, cloisonné à cause du mensonge et de la félonie. Les individus sont prisonniers de l'histoire mais aussi de leur univers social et donc de leurs traditions, du passé. Ce cloisonnement est poussé jusqu'au vertige du désenchantement de ce monde. De ce brisement ressort une touche presque marxisante de ce film. S'il ne s'apparente pas réellement au western ce film s'ancre plutôt dans la tradition épique des fresques historiques comme le Guerre et Paix de Tolstoï, parsemée de figures teintées de passions, et de révolte. On sent cette tonalité russe jusque dans les tenues vestimentaires (avec la chapka de Franck Canton) ou les décors (les maisons ressemblant à des isbas).


© Droits Réservés

Finalement, cette touche néomarxisante est l'occasion de réfléchir à la construction d'une Nation. Quelque chose a échappé aux piliers fondateurs de l'Amérique. Cette nation nait dans la boue et le sang. C'est peut-être d'ailleurs cette vision qui peut expliquer le rejet du film à sa sortie. Au début des années 1980, l'Amérique sortait d'une longue période de malaise avec la défaite au Viêt Nam, désastreuse sur le plan médiatique. Avec l'arrivée de Reagan en 1981 et la figure cinématographique de Rocky en 1976, les américains se rassurent et retrouvent sa foi en l'American Dream. La Porte du Paradis dépeint une Amérique qui s'auto-détruit et cette replongée dans un nouveau malaise avait de quoi déplaire. Aujourd'hui, dans un contexte de course à la puissance entre les nations, visionner ce film peut être moyen de réfléchir sur les bases et la pérennité de la puissance d'une nation.


© Droits Réservés

- Marie-Madeleine Remoleur

AMOUR DE HANEKE

Nous avons vu Amour à l'affiche des cinémas, puis sous les projecteurs à Cannes, et nous ne tarderons plus à voir le frêle visage d'Emmanuelle Riva sur les pochettes de DVD. Ce nouveau film de Haneke est donc à l'honneur et mérite que l'on s'y attarde.



Amour est, à mon sens, un film qui va bien au-delà de l'image qu'il donne de lui-même. On parlait d'un film sur le vieillissement, d'un film sur l'amour qui perdure ou non … C'était sans compter sur son réalisateur : Michael Haneke. Pas inconnu, on le connaît habituellement pour son univers tranchant, son sadisme et sa façon de mettre en scène la manipulation humaine. Amour, loin d'être si sombre, reste tout de même profondément troublé et troublant. Il est de ces films où une fois l'écran noir rétabli, tout le monde reste figé sur son siège, comme stoppé net. On réfléchit, on essaye de saisir tous ce qu'on a eu sous les yeux …

Ce film est terriblement humain. Durant quelque temps nous partageons la vie de ces deux octogénaires : George et Anne. Cela nous rappelle à notre condition d'homme : inconditionnellement vieillissant et fragile. En effet dans ce huis clos d'une vie paisible, on apprend rapidement qu'Anne se trouve mal en point. Emmanuelle Riva, qui joue Anne, a vraiment su montrer la complexité de cette femme si fière. Anne qui a été une grande professionnelle du piano, a en elle beaucoup de dignité. Vous comme moi, nous avons tendance à nous définir par notre liberté, par nos liens sociaux, par le fait de communiquer, mais quand on perd tout peu à peu que reste-t-il ? C'est là que Emmanuelle Riva mérite le plus son Oscar, rien que par le regard elle réussit à nous faire voir toute cette détresse et à nous bouleverser. Haneke aborde un sujet tabou ici : l'angoisse de vieillir, l'angoisse d'entacher notre image. A notre époque la vie ne se conçoit que comme jeunesse. Au début du film ce couple malicieux, amoureux et complice reflète cette idée : en mangeant comme d'habitude à leur petite table de cuisine Anne lance à Georges « Tu ne vas quand même pas malmener ton image sur tes vieux jours ! », alors qu'il raconte une histoire de jeunesse, et celui-ci répond en rigolant « Ah, je m'en garderai bien … ». Il semble alors que seul l'amour puisse perdurer et même peut-être par-dessus tout. Il peut nous faire faire des choses bien folles. Après tant d'années, ce merveilleux duo joué par Jean-Louis Trintignant et Emmanuelle Riva, va donc traverser avec amour toutes les complications.

Comme nous l'avons dit tout ceci se passe à huis clos avec cinq personnages dont trois plutôt épisodiques. La camera nous présente les personnages comme un tableau, une pièce de théâtre, avec très peu de longs plans. Les mouvements de caméra se résument à suivre Georges au sein de leur appartement bourgeois de Paris. La caméra montre aussi un personnage puis l'autre dévoilant ainsi les jeux des regards, des dialogues ou au contraire des silences. Parfois les plans se morcèlent et deviennent saccadés, par exemple la nuit défile et après un rapide retour au noir c'est une autre journée qui commence ; c'est le temps, la vie qui passe sous nos yeux. L'univers se restreint peu à peu. Ainsi la première scène se passe dans un théâtre puis le film s'enferme dans l'appartement et enfin plus que dans quelques pièces. C'est oppressant. Haneke joue alors avec le spectateur. Il faut que l'on sente cette angoisse, mais il faut aussi pouvoir maintenir l'intérêt. Quand la tension devient trop forte il opère des relâchements, des bouffées d'espoir sur l'état d'Anne ou bien des instants où l'on peut s'évader et pour cela il utilise l'art. Il filme des tableaux, de façon vraiment originale, on ne sort pas de l'appartement et pourtant on respire enfin avec de grands espaces. De même pour la musique qui nous transporte et nous fait oublier. Un peu comme on le fait au quotidien avec notre musique, mais le faire passer au cinéma est formidable en soi.

Finalement toute la révélation de ce film est dans sa chute. Il peut réellement émouvoir car c'est techniquement et humainement beau. Je vous invite vraiment à le voir. Je préviens tout de même que ce n'est pas un film d'action ou un film où le plaisir est immédiat … C'est-à-dire que celui-ci vient avec le recul et la réflexion. C'est un film qui nous amène à réfléchir et à se confronter à ses peurs, ce qui n'empêche pas des moments de réels divertissements. Mais selon moi c'est avant tout une grande leçon humaine, à double tranchant.

- Anne-Flore Roulette


FESTIVAL DE CANNES
15 - 26 MAI 2013
66e FESTIVAL DE CANNES

LITTÉRATURE



NOUVELLE - BASILE IMBERT

LE HUM

« La première fois que j'ai entendu le vrombissement clair et lourd du hum, j'ai d'abord cru que le voisin avait un problème en passant sa tondeuse. Je suis sorti dans le jardin, et j'ai regardé à travers la haie : non, il n'y avait personne qui coupait l'herbe. Je me suis dit qu'un moteur diesel avait dû être lancé non loin de là, et qu'il s'était emballé. J'ai fait le tour du pâté de maison – j'habite à la campagne, aussi ce ne fut pas long – avant de me rendre à l'évidence : le bruit venait de chez moi. C'était comme si toute une ruche de guêpes métalliques avait installé sa colonie chez moi, au cœur de ma tête. En cherchant dans les pièces de ma maison, il me sembla que là où j'entendais le plus le hum, c'était dans ma cuisine. Il suffisait que je passe la porte de cette dernière pour que le hum soit beaucoup plus fort, beaucoup moins sourd. Cela eut le don de me mettre mal à l'aise. Je fouillai, frénétique comme le mystérieux bruit autour de moi, dans mes placards, entre les casseroles et les boîtes. Je cherchai dans le frigo, et dans les moindres tiroirs, en quête de l'origine du bruit. Sans succès. Le hum revenait toujours en boucle. Cela dura tout l'après-midi. Mon épouse rentra vers six heures de ses activités multiples – elle dirige le comité floral de la paroisse – et me trouva fatigué.

« Comment veux-tu que je ne sois pas lessivé alors que ce bruit infernal dure depuis maintenant plus de quatre heures.

- Le bruit ? Quel bruit ? »

Elle me dévisagea étrangement, comme si elle essayait de lire entre les poches de mes yeux. Je fus le premier surpris de sa réaction.

« Tu n'entends pas le bruit ?

- Dois-je te rappeler que nous vivons à la campagne ? Le seul bruit que j'entends c'est le vent, ta respiration bruyante, quelques vaches et tes ronflements infernaux la nuit. »

Je fus pris d'un fou rire nerveux. Ma chère et tendre épouse me jouait un de ses mauvais tours qui font tout son charme.

« Je ne plaisante pas. Je n'entends pas de bruit. »

On fit venir le voisin, Monsieur Pèlerin.

« Je suis désolé, mais je n'entends rien non plus. »

Ce fut à ce moment là que les vaches de ce brave Michel mugirent à mort. Nous courûmes vers l'enclos. Elles semblaient comme prises d'un exquis mélange de démence, de détresse et de désespoir. Le triple D en somme.

« Il n'y a pas d'autres explications, lançai-je à ma chère épouse et à Michel Pèlerin, mon sympathique voisin. Ces pauvres bêtes entendent le même bruit que moi. »

Michel tenta jusqu'à la nuit tombée de calmer ses bêtes avant de se résigner. De mon côté, j'avalai aspirine sur aspirine, bien que l'acide acétylsalicylique n'arrivait pas à me faire passer la migraine du

terrible bruit combiné aux hurlements des vaches. Ma douce épouse n'aimait pas trop.

« Arrête de te bourrer aux médicaments, ou tu vas nous crever dans la nuit. »

Qu'est-ce que j'aurais aimé mourir, ce soir-là, mes amis. Quels terribles moments que ceux passés écrasé par le hum, qui agissait en bruit de fond, permanent dans son attitude sournoise. Avant d'essayer de me coucher, j'ordonnai à ma tendre épouse de cacher les clés de l'armurerie. Le hum aurait pu me mettre dans un état second et me pousser au suicide.

Le lendemain, alors que je m'attendais à devoir à nouveau affronter le hum après un court sommeil même pas réparateur, le bruit se tut dès mon réveil. Le lait des vaches qui s'étaient calmées vers quatre heures du matin, en revanche, était dégueulasse. Monsieur Michel Pèlerin opta pour appeler un vétérinaire.

« Ce doit être à cause des ondes du relais. Il est à seulement à quelques kilomètres à vol d'oiseau de l'enclos de vos vaches. Les ondes ont dû les perturber ! »

Pourtant, dix jours plus tard, l'équipe des télécom envoyée sur place pour enquêter ne décela aucun sursaut d'ondes émises. De plus, les vaches du pré de Monsieur Laborie, qui étaient plus proches du relais que celle de ce bon vieux Pèlerin, n'avaient pas eu de crise de démence. Pire encore, le hum revint douze fois pendant des heures en l'espace de cinq mois, et j'étais toujours le seul à l'entendre. Des curieux venaient dans ma maison pour essayer de partager avec moi ce supplice. Je les prévenais par sms dès que les crises de hum reprenaient. Une vache, prise de démence, alla même mettre fin à ses jours en s'éclatant la tête contre l'enclos. La situation devint urgente et, au mois de mars, je me décidai à quitter les lieux de mon supplice. Je traversai le pays, puis le continent, massacrant mon compte bancaire en quête d'un lieu où le hum ne me suivrait pas. Ne voyant rien venir, et continuant à souffrir de ses attaques, je revins chez ma douce épouse, à la campagne. Je décidai de ne pas rester inactif pour autant, et de pousser mon enquête. Le hum était devenu une véritable entrave à ma vie : me rendant acariâtre envers tous, me faisant perdre des cheveux et me donnant l'allure d'un zombie à cause des nuits blanches. J'étais décidé à trouver une solution, et internet fut mon ami.

J'appris sur des forums plus ou moins crédibles l'existence d'autres cas similaires. On en avait recensé officiellement trois, et, officieusement trente-six à travers tout le territoire français – outre-mer compris. Je passai dans les journaux des annonces, et je reçus des mails plus ou moins farfelus : le paranormal intéressait les lecteurs. Je tenais même un blog – lehum.fr, qui narrait mes viols auditifs. Ce fut via cette page web qu'Aristide eut vent de mon existence troublée.

Il se pointa un matin de septembre, alors que le hum venait de me quitter temporairement – ce que je pris comme un signe – et me tendit sa main ridée.

« Aristide Morbleue, de l'Académie des Sciences de Paris. Je suis spécialiste en physique des ondes, et je crois pouvoir vous aider. Les ondes forment, dans leurs univers se propageant, les sons, et le hum que vous décrivez sur votre blog est un son. »

Je l'aidais à déballer son matériel, puis nous attendîmes que le hum se manifeste. Dès qu'il commença à vibrer dans mon crâne, les machines d'Aristide s'affolèrent.

« Son de basse fréquence. Semble même être un do majeur, première note de la gamme majeure sans accident. Amusant, vous êtes l'une des rares personnes à être reliée à Dieu. »

Je ne comprenais pas où il voulait en venir.

« La note do vient de domine. En latin, ça signifie Seigneur, Dieu donc. Je me dis que finalement, votre hum, à peu de chose près, c'est peut-être ça qu'entendait Moïse. En japonais, do veut dire chemin je crois. Et vu que votre destin est complétement changé avec ce bruit, tout s'explique de manière symbolique. »

Cela ne m'amusait pas du tout, aussi, je passais à autre chose.

« La science peut-elle expliquer ce bruit ?

Vous n'êtes pas le premier à souffrir du hum. On pense à une déformation de l'oreille, ou du système nerveux. Après, on a les hypothèses de la physique des ondes, complexes à expliquer comme ça. L'ennui, c'est que tout ça, c'est des hypothèses, et que je n'ai aucune certitude. Il y a tant de bruits fascinants, qui n'ont pas d'explications rationnelles : je pense au bloob détecté quelque part dans l'océan, en 1997 et dont on ignore l'origine exacte. Sous-marin ? Ice-berg ? Nautilus ? Calamar géant ? Tout est permis, et, croyez-moi, nous autres scientifiques nous n'aimons pas cela. Nous, nous aimons le rationnel, l'unique, le codifié, tout ce qui est écrit en équation, en binaire ou en schéma à l'échelle ! »

Il me tendit un papier qui m'était hermétique.

« Mon imprimante vient de vous donner un spectrographe de votre hum. Très basse fréquence, vraiment. Je vais rentrer à Paris et me pencher sur cela. Dès que j'en sais plus, je vous contacte. D'ici là, bon courage pour supporter ce hum, car ça a l'air très chiant. »

Je plaçai tous mes espoirs en Aristide, et j'abandonnai mes recherches. Le temps passant, le hum devenait de plus en plus puissant. Il me sembla y discerner des sons intelligibles parfois. Mais ce n'étaient que des hallucinations. Ma chère épouse me permettait de supporter mon supplice. Elle était douce, me racontait avec humour les rumeurs autour de moi à la paroisse. On jasait.

Vers le mois de décembre, peu de temps avant Noël, le hum avait commencé à prendre le dessus sur moi : il était présent en permanence dans mon esprit, et je n'arrivais plus à faire la différence entre sa réelle présence et les moments où seul son écho résonnait, comme une chanson que l'on a éternellement dans la tête. Le hum se manifesta tous les jours, avant de ne plus jamais me quitter. La vie était devenue un enfer. Je souffrais en permanence.

Plus le temps passait, plus il me sembla discerner des voix dans le halo auditif du hum. Un jour, j'eus même l'impression d'avoir clairement entendu, comme dit au ralenti, « enfin, enfin ». Puis – c'était un mardi, je crois – il me sembla entendre « bientôt, bientôt ».

Le hum saborda un à un mes autres sens. Je supposai que c'était la réaction normale à mon ouïe saturée par le bruit terrible : bientôt, je ne pris plus aucun plaisir à manger, à respirer, à sentir et à embrasser ma formidable épouse. Ma vue même s'altéra. J'étais englué dans mon appareil auditif agressé par le hum. Cela eut le don de rendre mon comportement des plus détestables.

Ma femme m'annonça après le nouvel an qu'elle me quittait. Cela me surprit au plus profond de moi-même, car, la veille encore, elle m'avait paru si délicate, si attentionnée envers moi et mes humeurs altérées par le hum. Elle prit sa valise et disparut, entourée par les flocons de neige. Privé de ma douce, comment pouvais-je surmonter ce son qui m'empoisonnait comme un cancer ?

Dans la nuit du vendredi au samedi, alors que je peinais à m'endormir – je n'avais pas dormi depuis une semaine, et mon dernier sommeil avait duré onze minutes – une étrange mélopée s'empara de mon appareil auditif. Puis, le hum se mit à hurler tout la nuit durant, en boucle : « Libre, libre ! La herse a cédé ! Libre ! Enfin ! ». Je hurlai avec lui, suant à grandes gouttes, alors que les heures passaient.

À mon réveil, je ressentis un étrange soulagement, le hum avait disparu. Je respirai à pleins poumons l'air chaud de la campagne, comme je ne l'avais encore jamais senti auparavant. Ma vue était revenue, et j'étais ébloui par le soleil qui pointait à travers les persiennes. Toute la surface de mes pieds apprécia pour la première fois depuis des mois la douceur des charentaises. Je me sentais comme libéré d'un poids, alors que je marchais vers la cuisine. Sur la table, le petit-déjeuner avait été dressé. Entre deux paquets de céréales, je vis qu'un mot avait été laissé. Je pris la carte dans mes mains et la lus d'une traite. « Merci signé le hum. ».

Ce n'était pas mon écriture, et puis comment aurais-je pu écrire, alors que j'étais aveuglé par le hum ? Il fallait me rendre à l'évidence, mais c'était trop dur à accepter. Je pris mes jambes à mon coup et quittai sur le champ cette étrange maison, hantée par je ne sais quel esprit frappeur.

Je me suis arrêté au premier asile que j'ai trouvé et j'ai rejoint cette superbe thérapie de groupe qui me fait un bien fou. Je n'ai plus eu de nouvelles depuis ma fuite d'Aristide et de sa physique quantique, ni de ce bon vieux Michel Pèlerin, ni encore de mon ex-femme. Quant au hum, il doit encore se balader quelque part depuis sa libération. Je ne pense pas que cela puisse tomber sur moi à nouveau. Je prie seulement pour que la prochaine fois il ne vous tombe pas dessus. »

Basile Imbert

CONFESSIONS D'UN GRAND ROMANCIER, UMBERTO ECO

Existe-t-il une recette magique pour confectionner un bon roman ? Sûrement pas, mais des stratégies peuvent tout de même aider le jeune -ou moins jeune- romancier à faire tenir l'ensemble de son histoire sur ses deux pieds. Umberto Eco, romancier accompli de 81 ans, nous en livre quelques unes dans les Confessions d'un jeune romancier.



Fruit d'un cycle de quatre conférences tenues à Harvard en 2011, ce livre revient sur la réflexion d'un homme reconnu pour ses divers travaux universitaires et ses essais balayant l'esthétique médiévale jusqu'à la linguistique, en passant par la philosophie. Bref, vous l'aurez compris, nous avons à faire à une pointure.

Son premier conseil tient en cette règle latine : « Rem tene, verba sequentur » qui signifie « Tiens ton sujet, les mots suivront ». Bien définir son sujet, le maîtriser, voici la base de tout écrit, hormis les écrits poétiques, comme le mentionne cet érudit d'origine italienne, car dans la poésie, l'inverse se produit : les sons transportent les idées qui prennent peu à peu corps dans une logique qui les relie Pour le genre romanesque, l'univers doit être précis, ne laisser aucune ambiguïté inutile à l'écrivain, cet « auteur créatif ». De la crédibilité de l'espace s'en suivra celle des mouvements des personnages. Portant un soin extrême à cela, l'auteur nous raconte ses années de recherches et de croquis dans le seul but de préparer le terrain de ses futures histoires. Dans le même temps, l'aspirant romancier doit bien évidemment se renseigner avec minutie sur les particularités dont il souhaite affubler ses personnages et lieux (métiers, pays...). Ce travail laborieux montre bien qu'un roman ne s'écrit pas sous le coup d'une subite illumination. « Le génie est fait de dix pour cent d'inspiration et de quatre-vingt-dix pour cent de transpiration » rappelle le philosophe.

Ainsi il faut s'imposer des contraintes d'écritures, à savoir, définir une période historique, un rythme à l'histoire, qui lui permettront de se poursuivre et s'épanouir. Pour exemple, Umberto Eco revient sur son célébrissime Nom de la rose -roman qui se passe au Moyen Age dans une abbaye- et dévoile sa trame narrative, son rythme ; les sept trompettes de l'Apocalypse. De ces contraintes doit naître, dans un bon roman, ce que l'auteur nomme « l'élan du Désir », c'est à dire que cet apparent labyrinthe contrariant l'accès à l'intrigue principale doit amener dans un même mouvement le personnage de l'histoire et le lecteur au désir commun de voir avancer l'intrigue. Le rôle du lecteur est alors mis en lumière : il n'est plus « passif » dans sa lecture, mais prend part au contraire à l'aventure par divers chemins. Le premier est celui de la lecture simple de l'histoire telle qu'elle se présente, mais le point d'orgue est ensuite porté sur ce qui alimente le texte en lui-même, ces ruelles obscures de l'entendement où le véritable sens du roman se dissimule. Ces clés, puisqu'il s'agit alors véritablement d'une course aux indices, ne sont repérables que pour une poignée de lecteurs; non pas qu'il faille voire ici de l'élitisme, au contraire : un lecteur passionné par l'histoire, n'arrivant pas à saisir le « mystère » entretenu par l'auteur, ira de lui-même approfondir ses lectures personnelles afin d'entrevoir la « trame sémiotique » tendue par l'écrivain. La complicité entre auteur et lecteur est alors à son comble. Umberto Eco nomme cela le « double discours »; pensez simplement aux nuances langagières et à l'intertextualité, et vous aurez saisi le concept !

Autre pacte passé avec le lecteur, celui de la confiance en l'univers du romancier qui présente une conception différente du faux et du vrai –thème de prédilection d'Umberto Eco, étant lui-même fasciné par tout ce qui relève de la falsification- mais ré-exploite souvent des objets du monde réel, au point d'en faire ce que le philosophe nomme « un monde fictionnel parasitaire du monde réel ». En clair, la frontière entre ces deux univers ne tient qu'à quelques différences, et ce flou permet au lecteur de plonger au cœur de l'histoire grâce aux émotions ressenties par les personnages de fictions, ces « possibles » si semblables à ceux peuplant le réel. Un phénomène qu'analyse de même Umberto Eco est celui du personnage dit « fluctuant », ces visages de fiction qui traversent la littérature et peuvent presque être appelés « personnages types ». On compte parmi eux les héros des mythes et légendes : Robin des Bois, Hamlet ou encore Superman. L'imaginaire du romancier est alors habité par cet imaginaire commun, mais toute la force de son roman tient à la charge de réalisme teintant son histoire, sa fiction d'un monde, qui, semblable à celui où nous évoluons, se doit d'être incomplet.

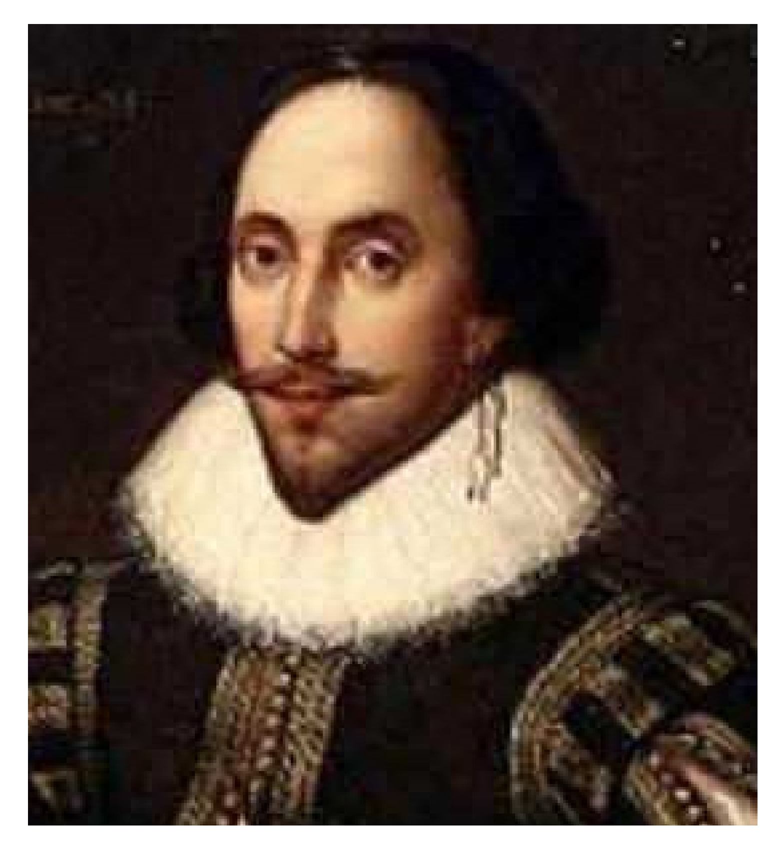
Ultime confession qui vous sera délivrée dans cet article, l'exercice de la « liste poétique ». Qu'est-ce-donc ? Tout simplement un relevé de ce qui inspire : phrase, couleur, forme, son... tout le panel sensoriel est ouvert, à vous de collecter les informations qui seront susceptibles d'êtres réutilisées un jour dans un roman. Cette source d'inspiration s'inscrit dans l'optique de la liste infinie, un peu comme la fin ouverte des écrits de fictions présentée par Umberto Eco dans son essai, l'Oeuvre ouverte, en 1965.

Accessible à un étudiant en lettres jusqu'aux aficionados de la littérature, cette démythification du travail de l'écrivain aide à percer un peu le mystère de l'écriture romanesque. Ne reste aux futurs auteurs qu'à inventer leurs propres repères et critères pour étoffer cette trame que nous délivre avec brio Umberto Eco. Nous vous conseillons donc de vous pencher un peu sur cet ouvrage qui recèle encore maintes réflexions !

- Marine Roux

REDÉCOUVREZ SHAKESPEARE !

Shakespeare est aujourd'hui un nom connu et apprécié de tous. Considéré comme l'un des plus grands dramaturges anglais de son époque, ses oeuvres sont célèbres dans le monde entier. Ses citations sont utilisées à de nombreuses reprises dans nos dissertations, et rares sont les élèves européens ne l'ayant jamais abordé en classe. Sa notoriété va d'ailleurs plus loin qu'un simple cours de littérature. Ses pièces toutes plus célèbres les une que les autres ont pu bercer notre enfance et entretenir nos rêves. Qui n'a jamais entendu parler de Roméo et Juliette, de Macbeth, d'Hamlet, ou bien encore d'Othello ? Beaucoup de ses pièces ont également été adaptées à notre siècle et, sans le savoir, vous êtes peut-être déjà un fervent admirateur de la littérature du XVIème siècle. Pour vous, Maze Magazine sélectionne les plus belles oeuvres de Shakespeare ainsi que ses dérivés, à découvrir ou à redécouvrir.



Une des oeuvres les plus connues de Shakespeare est bien entendu Roméo et Juliette. Écrite au tout début de sa carrière, l'une des plus célèbres histoires d'amour de la littérature n'est aujourd'hui plus à présenter. Si cette pièce fascine toujours autant de nos jours, c'est parce qu'elle est un des plus grands symboles de l'amour tragique et romantique ainsi que des passions interdites. Maintes et maintes fois, cette histoire à été reprise dans divers domaines, comme en 1996 au cinéma dans une version plus moderne avec Roméo + Juliette, et Léonardo DiCaprio et Claire Danes dans le rôle des deux amants. Malgré le changement de Vérone en Verona Beach, et la transformation de famille nobles en parrains de la mafia, la fin de l'histoire reste toujours la même, et nous touche de la même manière qu'avait su le faire Shakespeare en 1597.

Une autre des pièces célèbres de Shakespeare est une tragi-comédie, La Nuit Des Rois ou Ce Que Vous Voudrez. Riche en drames, amours, elle est encore de nous jours, l'un des plus beaux chef d'oeuvres du théâtre Elizabeth. Écrite en premier lieu pour des festivités telles que la chandeleur ou l'épiphanie, cette pièce se déroule en Illyrie, ou deux jumeaux naufragés, Viola et Sébastien s'échouent et croient chacun leur jumeau décédé. Rencontrant d'autres personnes et Viola se faisant passer pour un homme, il s'ensuit une série de péripéties, et de quiproquos. Humour, esprit, et personnages attachants sont au rendez-vous et c'est souvent un vrai plaisir de voir ou relire cette pièce. Elle a d'ailleurs connu plusieurs adaptations au cours de l'histoire. Notamment, Twlefth Night en 1910, film muet américain avec Charles Kent, mais aussi La Nuit Des Rois, téléfilm français de 1962 de Claude Barma, et plus récemment She's The Man, film américain de Andy Fickman où l'Illyrie prend des allures de campus américain. Enfin la série Skins - anglaise, tout comme Shakespeare me direz vous ! -, pour les fans et les sériephiles, fait tout particulièrement référence à cette pièce dans l'épisode 07 de la saison 05 ! Une des plus déchirantes des tragédies de Shakespeare reste bien sûr Hamlet. Etant une de ses dernières pièces, cette pièce tragique également appelée La Tragique Histoire d'Hamlet, Prince de Danemark traite les sujets délicats -pour son époque- du complot familial, de l'adultère, et du suicide, et a fait l'objet de beaucoup de critiques et d'analyse au cours de l'Histoire. Célèbre pour le fameux monologue du To Be Or Not To Be, elle nous amène vers des personnages à la psychologique complexe tels qu'Hamlet, fils cherchant à venger le spectre de son père, mais aussi Ophélie, fille et amante abandonnée dans sa propre folie. Hamlet à été l'objet de nombreuses peintures du peintre français Eugène Delacroix:

Hamlet est également un personnage du patrimoine britannique à part entière et ce au même titre que James Bond ou Sherlock Holmes. Une statue à son effigie est d'ailleurs visible à Stratford-Upon-Avon, et prouve combien cette pièce à pu marquer les esprits.

Côté cinématographique, Hamlet est aussi présent de nombreuses fois. La première adaptation est française. Intitulée le Duel D'Hamlet, celui ci est joué par l'actrice Sarah Bernhardt. La dernière adaptation de la pièce date enfin de 2000, et fut réalisée par Michael Almereyda. Cependant, Hamlet inspira de nombreuses autres histoires dans le monde du cinéma et de la littérature. Saviez-vous que le célèbre dessin animé de Disney, le Roi Lion à été inspiré par cette pièce?

Il est donc sur que, quatre siècles après sa mort, Shakespeare reste une large source d'inspiration pour toutes sortes d'adaptations, et ses pièces dont on ne se lasse jamais soulèvent encore des questions contemporaines d'actualité.

Qu'attendez-vous pour vous lancer ?

- Rachel Portanier

LES PERSONNAGES DE ROMAN LA VIE D'UNE ILLUSION

On a souvent considéré le héros de roman comme un personnage dont la grandeur était inaccessible pour nous autres, lecteurs de ses aventures. Ulysse, Jason, Énée, tant de héros et tant de vies dont on ne peut dire qu'elles ressemblèrent à la nôtre. Mais au fil des siècles, le héros est devenu plus proche de nous, jusqu'à ce que "chaque homme qui passe [devienne] un héros suffisant" (Emile Zola). Mais encore une fois, ces personnages de roman que l'on voit comme reflets de notre existence présentent une particularité. Milan Kundera dans L'insoutenable légèreté de l'être en 1984 écrit : "Les personnages de roman sont mes propres possibilités qui ne sont pas réalisées. C'est ce qui fait que je les aime tous et que tous m'effraient pareillement. Ils ont, les uns et les autres, franchi une frontière que je n'ai fait que contourner (la frontière au-delà de laquelle finit mon moi) qui m'attire." Les personnages de romans et les actions romanesques qui les affectent sont des possibilités de la vie du romancier et de nous-mêmes, mais que nous n'avons pas réalisées et que nous ne réaliserons sans doute jamais. Si le roman connait autant de succès depuis près du début du XVIe siècle (avec Don Quichotte de la Mancha de Miguel de Cervantes entre 1605 et 1615), et surtout aujourd'hui, ce n'est pas par la simple capacité qu'il possède de faire rêver, mais par celle à atteindre et faire surgir la vérité de l'homme: le désir. Milan Kundera continue: "Et c'est de l'autre côté seulement que commence le mystère qu'interroge le roman. Le roman n'est pas une confession de l'écrivain, mais une exploration de ce qu'est la vie humaine dans le piège qu'est devenu le monde". Le roman vise à apprendre l'homme à l'homme. Dans ce monde clos qu'est le monde réel, l'auteur analyse par la possibilité d'une vie, à travers la création de personnages suivant les directions infinies de sa vie possible, la vie humaine.

Dans le roman, l'incipit est un élément essentiel de la composition. Il permet à l'auteur de présenter au lecteur le contexte, le lieu et les personnages autour desquels tourneront les intrigues du roman. L'incipit place dans le monde réel les personnages qui vont à un moment ou à un autre franchir la frontière du monde réel, la frontière de mon "moi", pour entrer dans le monde romanesque. Miguel de Cervantes dans Don Quichotte commence son roman en ces mots: "Dans une bourgade de la Manche dont je ne veux pas me rappeler le nom vivait il n'y a pas longtemps un hidalgo, de ceux qui ont lance au râtelier, rondache antique, bidet maigre et lévrier de chasse. (...) L'âge de notre hidalgo passait la cinquantaine, il était sec de visage, robuste de corps et grand ami de chasse". On remarque, à travers cet exemple, l'intention de l'auteur de placer son personnage dans le "piège qu'est le monde". Le personnage du roman vit en Normandie, il est âgé d'une cinquantaine d'années et est entouré d'une gouvernante, d'une fille et d'un "garçon de ville et de campagne". Tout homme contemporain de Cervantes (XVIIe) peut se dire qu'il ressemble à l'hidalgo dont parle Cervantes. Mais là où la situation et le personnage vont devenir extraordinaires, c'est quand le personnage va se détacher de cette ressemblance pour devenir une icône. Tout se passe comme si Don Quichotte était devenu l'icône de l'absence de l'hidalgo, qu'il était devenu un être-autrement, ou, comme l'explique Milan Kundera, un "ego-expérimental". "A force de trop lire et de trop peu dormir, il lui vint à l'esprit la plus folle idée dont jamais fou se fut avisée dans le monde. Il lui parût convenable et nécessaire aussi bien pour l'éclat de sa gloire que pour le bien de son pays, de se faire chevalier errant et de s'en aller de par le monde chercher les aventures. Il se hâta de mettre son désir en pratique." C'est par son caractère extra-ordinaire que l'on peut dire comme Milan Kundera qu'on aime le personnage mais qu'il nous effraie pareillement. Qui n'a jamais rêvé d'être Don Quichotte combattant des moulins à vent, mais n'a jamais osé le faire par peur ou par manque de force ?

Un autre personnage illustre merveilleusement bien le franchissement de la frontière dont parle Kundera : il s'agit de Meursault dans l'Etranger d'Albert Camus. Meursault devient un personnage de roman dès les premières lignes du livre, quand sa mère meurt, mais l'auteur instaure une confusion dans le sens où Meursault est un reflet presque exact d'un homme réel ; à cela près qu'il va pousser (par la force donnée par l'auteur) son être à l'extrême. Albert Camus écrit: "C'est là que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent, il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé. J'ai caressé le ventre poli de la crosse, et c'est là dans un bruit sec et assourdissant que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil, j'ai compris que j'avais détruit l'ordre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors j'ai tiré encore quatre fois dans un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je donnais à la porte du malheur." Tout le destin du personnage (la condamnation à mort) va se jouer autour de ce passage. Ici, Meursault est poussé par l'écrivain au bout de lui même. Il devient un personnage aussi bouleversant et attendrissant, qu'intriguant et effrayant. Ces quatre balles tirées en plus de la première sont

l'illustration même du passage de la frontière au-delà de laquelle finit mon moi. Ainsi les personnages se démarquent de l'homme réel par le franchissement d'une frontière que nous ne faisons que contourner. En réfléchissant sur le roman, Albert Camus, en 1951 dans L'homme Révolté au chapitre "Roman et révolte", écrit: "Qu'est-ce que le roman, en effet, sinon cet univers où l'action trouve sa forme, où les mots de la fin sont prononcés, les êtres livrés aux êtres, où toute vie prend le visage du destin ? Le monde romanesque n'est que la correction de ce monde-ci, suivant le désir profond de l'homme. Car il s'agit bien du même monde. La souffrance est la même, le mensonge et l'amour. Les héros ont notre langage, nos faiblesses, nos forces. Leur univers n'est ni plus beau ni plus édifiant que le nôtre. Mais eux, du moins, courent jusqu'au bout de leur destin, et il n'est même jamais de si bouleversants héros que ceux qui vont jusqu'à l'extrémité de leur passion. [...] C'est ici que nous perdons leur mesure, car ils finissent alors ce que nous n'achevons jamais."

Milan Kundera a expliqué que les personnages de romans sont des possibilités qui ne sont pas réalisées. Les personnages de romans ne sont pas stoppés par ce que André Gide (cité par Guy Michaud dans L'œuvre et ses Techniques) appelle "le bon sens". C'est ce bon sens qui nous retient nous de pousser aussi loin qu'eux leurs folies. N'entendez pas par manque de bon sens ce qui leur fait défaut, mais bien ce dont l'absence fait leur force et leur essence même de personnages de roman. Le bon sens - le sens du réel - sépare le monde réel du monde romanesque. Si nous n'étions pas raisonnables, c'est à dire si nous ne respections pas le sens du réel, nous vivrions dangereusement dans un monde où tout est possible, nous serions des personnages de romans. Nous escaladerions la fenêtre de notre maîtresse comme Julien Sorel dans Le Rouge et le Noir de Stendhal, nous partirions à l'attaque de moulins ou de moutons comme Don Quichotte, nous lutterions sans relâche contre "la maudissure" comme André Pythre dans la Gloire des Pythre de Richard Millet.

Prenons deux exemples pour illustrer cette folie qui s'empare des personnages de roman par l'intermédiaire du romancier et qui leur permet de pousser aussi loin passion même si la fin doit être la mort. Laurent Gaudé dans La Porte des Enfers raconte l'histoire des trois personnages principaux qui vont voir leurs vies anéanties par la perte de l'un d'entre eux: le fils, Filipo Scalfaro de Nittis. La mère, Guiliana, détruite, va demander à son mari, Matteo, de ramener leur enfant ou alors de retrouver celui qui a fait ça et lui faire la peau. Après la peur de tuer le meurtrier de son fils (moment crucial car il ancre le personnage comme être humain face à un échec), après avoir été abandonné par sa femme, il rencontrera au cours de ses errances dans Naples le professore Provolone qui lui confiera l'existence d'une entrée des Enfers. Alors Matteo, tel Énée ou Orphée, descendra aux Enfers chercher son fils et échangera sa vie contre celle de son enfant. Si ce héros est bouleversant, c'est qu'il a rejeté le bon sens qui contrôle les vies humaines pour entrer dans l'extrémité des passions, dans le désir profond de l'homme, qui est de retrouver son fils, bien qu'il soit mort.

Gustave Flaubert dans Madame Bovary présentait une femme qui a tout de réel et le monde dans lequel elle vit rien d'imaginaire. Elle a réalisé l'abolition de la réalité et d'elle même au seul profit de l'idée littéraire qu'elle se fait de la réalité et d'elle même. L'esthétique de Flaubert veut donc que ce personnage irréductible soit au centre de son histoire, mais veut aussi que la vision de ce personnage, autrement dit du discours interne, soit intégré dans un discours et point de vue qui la dépasse de ce « quelqu'un » (l'auteur-narrateur). Son suicide apparaît en bref comme la suite logique de désillusions qui résultent d'une illusion originelle : avoir confondu vie réelle et littérature. Emma exige une vie et une littérature qui puissent se fondre en une réalité. Il faut la mettre à mort car son crime est un crime contre la littérature : elle a mésusé l'équivalence entre l'art et la vie. La littérature doit la mettre à mort pour préserver l'art de son double maléfique : le réel. Toutes ces morts, celles de Bovary, de Meursault, de Don Quichotte, de Matteo ne sont-elles pas le destin de ces personnages de roman qui ont refusé la réalité pour l'idée qu'ils s'en font?

"Le roman n'est pas une confession de l'auteur mais une exploration de ce qu'est la vie humaine..." Voilà comment Milan Kundera définit le roman, ou plus précisément le mystère que le roman interroge. Tous les personnages évoqués plus haut sont animés par l'ardeur du désir. Le roman, en présentant des personnages rejetant le bon sens et explorant les passions, montre l'homme à l'homme dans toute son intériorité. C'est ainsi que Guy de Maupassant écrivait à propos du personnage de J.K Huysmans dans A Veau L'Eau (M. Folantin) au chapitre "Gaulois" de En Lisant: "Cet Ulysse des gargotes dont l'Odyssée se borne à des voyages entre des plats où graillonnent des beurres rancis et des copeaux de chairs inavalables est navrant, désespérant, passionnant, car il nous apparaît comme une effrayante vérité."

Les personnages ne sont pas des confessions de l'auteur mais des explorateurs de la vie humaine. Le roman ne donne donc pas les choses mais leurs signes qu'il convient de déchiffrer. Il n'est qu'une grande forme en mouvement : la lecture. Et ce mouvement, le romancier le capte pour en faire la substance de ses personnages. Il fait de ses désirs mais aussi de ceux des lecteurs la matière des héros de roman. Ils deviennent alors des images, des icônes, des allégories des désirs humains et étant le seul genre en devenir - et

encore inachevé - il se constitue sous nos yeux. Si la réalité ne nous crevait pas les yeux, nous n'aurions pas besoin des images romanesques (ou poétiques). Elles médiatisent non pas le réel lui-même mais sa seule immédiateté. Elles la saisissent pour ne pas donner une reproduction du visible, mais rendre visible. Voir, c'est connaître l'évidence du réel, c'est manifester la vérité de l'homme qu'est le désir. Écrire un roman revient donc à capter - et avant toute visualisation - la dénégation incessante du désir. Vérifier cette parole, présente dans tout vrai roman, c'est constater qu'elle a rempli les demandes impétueuses du désir. Francis Ponge écrivait très justement dans Proêmes, ("Introduction au Galet") : "Ô ressources infinies de l'épaisseur des choses, rendues par les ressources infinies de l'épaisseur des mots". L'homme ne sera jamais autant lui-même et plus lié aux choses qu'en construisant "scripturairement" lui aussi des objets qui présentent, le mieux possible, l'évidence de la réalité. Le roman se distingue peut-être de tous les autres arts et de tous les autres genre par son aptitude non pas à reproduire le réel, comme il est convenu de le penser, "mais à remuer la vie pour lui recréer sans cesse de nouvelles conditions et en redistribuer les éléments" (Marthe Robert, Roman des origines et origine du roman).

Marcel Proust a parlé des images des sentiments que l'on retrouve dans les personnages de roman dans son œuvre, A la Recherche du Temps Perdu. Dans le tome I (Du côté de chez Swann) au chapitre "Combray", le narrateur consacre une partie de ses descriptions aux histoires qu'il lisait étant enfant. On y remarque une analyse pointue sur la caractérisation des personnages: "C'était les événements qui survenaient dans les livres que je lisais. Il est vrai que les personnages qu'ils affectaient n'étaient pas réels, comme disait Françoise. Mais tous les sentiments qui nous font éprouver la joie ou l'infortune d'un personnage réel ne se produisent en nous que par l'intermédiaire d'une image de cette joie ou de cette infortune. (...) L'image étant le seul élément essentiel, la simplification qui consisterait à supprimer purement et simplement le personnage réel serait un perfectionnement décisif." Les différents personnages tels que Meursault, Don Quichotte et le narrateur de La Recherche (lui-même personnage) sont des images des passions et des désirs humains. Le roman est donc écrit par un homme pour les hommes, pour expliquer l'homme à l'homme et chaque homme à lui-même. C'est une des choses les plus compliqués au monde. Philosophes et romanciers l'avaient bien compris.

Hegel, dans la Phénoménologie de l'esprit, expliquait que le but du romancier est de "retracer le mouvement conquérant de l'existence subjective tout en la montrant confrontée au mouvement dévastateur de la réalité". Il n'y a rien de plus vrai. Le désir est conquérant, il guide nos vies et nos actions. Dans le roman, le romancier, pour reprendre les mots d'Albert Thibaudet dans Réflexions sur l'esthétique du roman, "crée ses personnages avec les directions infinies de sa vie possible, le romancier factice avec la ligne unique de sa vie réel". On comprend alors comment et pourquoi le genre romanesque nous intéresse et rencontre autant de succès : c'est parce qu'il présente des personnages non nés d'un corps maternel, mais d'une situation ou d'une métaphore. Il présente à nous, lecteurs, ce que Milan Kundera appelle un "ego-expérimental", un personnage qui apparaît comme l'icône de nos plus profonds désirs (la rêverie chez Don Quichotte, la rage et l'indifférence avec Meursault, et l'amour-passion chez Julie dans Julie ou La nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau). Le roman prend en charge le monde de la vie et de ce fait, il questionne sans cesse et toujours à nouveau l'être humain.

Par leurs caractères extraordinaires, les personnages attirent autant qu'ils effraient, et de l'autre côté de la frontière, celle qu'Alice avait alors traversée en poussant le miroir, ou que Peter Pan dans l'œuvre de James Matthew Barrie avait dépassé, nous en apprenons toujours un peu plus sur nous-mêmes, car même si la réalité se constitue sous nos yeux, elle ne nous est donnée à voir que dans le roman. Le monde romanesque n'est pas ce piège qu'est devenu le monde réel, il est infini et inachevé. Réfléchissant sur le roman, Albert Camus dans l'Homme Révolté conclut: « Voici donc un monde imaginaire, mais créé par la correction de celui-ci, un monde où la douleur peut, si elle le veut, durer jusqu'à la mort, où les passions ne sont jamais distraites, où les êtres sont livrés à l'idée fixe et toujours présents les uns aux autres. L'homme s'y donne enfin à lui-même la forme et la limite apaisante qu'il poursuit en vain dans sa condition. Le roman fabrique du destin sur mesure. C'est ainsi qu'il concurrence la création et qu'il triomphe, provisoirement, de la mort. »

Épilogue : Je me permets de citer ces quelques phrases issue du Don des Morts (1991) de Daniel Sallenave car elle me semble aussi bien résumer la réflexion qu'apporter des éclairages sur celle-ci. « Le personnage vit, sans doute : mais nous savons fort bien de quelle vie. C'est la vie d'une illusion. Ni plus, ni moins. Le personnage existe, mais dans la fiction, d'une existence subjective ».

- Thibault Comte


Maylis de Kerangal
Naissance d'un pont
5339
Naissance d'un pont
Maylis de Kerangal
Maylis de Kerangal
Naissance d'un pont
folio
– Ton Folio, c'est vraiment l'histoire d'un pont ?
– Oui, d'un chantier géant…
– Une histoire de béton et d'acier alors ?
– Mais aussi de sensations et de rêves,
et puis surtout d'hommes, de femmes…
www.folio-lesite.fr
folio
vous lirez loin

JEUX VIDÉO



SIMCITY 5, OU LA DÉBÂCLE D'EA

Nous sommes nombreux a avoir passé des heures, si ce n'est des jours, à construire, et gérer sa ville. Certains sont peut-être plus familiers de Roller Coaster Tycoon, jeu de gestion de parc d'attraction. Donc forcément, l'annonce de SimCity 5 avait mis en ébullition la sphère vidéo-ludique A sa sortie le 7 mars 2013, c'est avec avidité que les joueurs se sont jetés sur le nouvel opus d'EA et Maxis.



© Droits Réservés



© Droits Réservés

Bonnes intentions, mauvaise application

Les avis sur le jeu sont plutôt mitigés, et ce n'est rien de le dire. Afin de réduire les tentatives de piratage du jeu, objectif honorable soit dit en passant, Electronic Arts a imposé aux joueurs un mode en ligne, même en solo. Les souvenirs de Diablo III font encore frémir les gamers, et l'erreur 37 – serveurs occupés – revient hanter les rêves de certains. Résultat, après de nombreuses plaintes des joueurs, d'explications fallacieuses des responsables d'EA et à coups de pétitions, la réponse se fait entendre : John Riccitello, l'homme à la tête d'EA, démissionne le 19 mars. En même temps, il faut remettre les choses en perspective : quand on demande à Electronic Arts une explication sur ce mode online, ils se justifient en amenant les statistiques devant être mises à jour. Le souci, c'est qu'un pirate bien intentionné a démontré que le jeu fonctionnait à la perfection en mode hors ligne. Le dos contre le mur, il ne restait donc plus qu'au président d'EA le choix de démissionner.

SIMCITY 5 OU SIMCITY ONLINE ?

L'avis général des joueurs, c'est que le jeu a été mal nommé : il devrait s'intituler Simcity Online. L'objectif de Maxis en créant ce jeu était de passer d'un jeu en solo à un MMO, basé sur la stratégie. Des cartes accueillant jusqu'à 18 joueurs simultanément, un mode d'échange entre les cités, des modes de jeu divers et fonctionnels : le jeu semble plutôt complet dans l'ensemble.

Le hic, et ce n'est pas sa première occurrence, c'est ce principe de mode online obligatoire. Une façon d'appliquer des DRM (Digital Rights Management – Gestion des droits digitaux) qui ne plaît pas à grand monde. Forcément, quand on nous l'applique de force, ça n'aide pas. En plus d'être imposé, ce principe empêche la revente et l'occasion, ce qui réduit énormément le marché des jeux vidéos qui, au final, tourne beaucoup autour de cette occasion.

Aujourd'hui, ce principe de DRM est utilisé par de nombreuses entreprises, de Sony à Amazon, à la déception des utilisateurs. La solution est-elle de pirater tous les jeux produits par ces compagnies ? Ou alors faut-il carrément boycotter les jeux pour signaler le mécontentement ? Difficile à dire. Seule preuve concrète aujourd'hui de l'impact de l'action des joueurs : la démission du président d'EA. Ne reste plus qu'à son successeur d'être plus ouvert et moins focalisé sur ces histoires de piratage. Quant au jeu en lui même, il n'y a plus qu'a attendre les mises à jour de l'éditeur, qui répareront peut-être les défauts de SimCity 5.

- Pierre Guesde

007 LEGENDS EN DEMI-TEINTE

Sorti en même temps que Skyfall au cinéma sur toutes les consoles de salon, c'est début Mars que 007 Legends a débarqué sur Wii U malgré toutes les critiques négatives à son sujet. En effet, ce jeu, sur le pourtant très populaire James Bond, n'a jamais dépassé la note de 8/20 dans la presse spécialisée. Maze vous propose son point de vue.



Qu'on se le dise, le concept de ce 007 Legends est tout d'abord une superbe idée : revivre en un seul jeu 6 des missions les plus célèbres de James Bond (Goldfinger, Permis de Tuer, Meurs Un Autre Jour, Au Service Secret de Sa Majesté, Moonraker et Skyfall), interprétées par Daniel Craig. Bien enchainées et réalisées ces missions se vivent aussi bien manette en mains qu'au cinéma. Seulement, il est évident que de se plonger dans le monde de James Bond ne peut que plaire à un fan de l'agent 007, c'est donc sur bien d'autres points que l'on attend ce jeu au tournant.

Tout d'abord, le gameplay. 007 Legends est un First Person Shooter très souvent comparé au style de Call Of Duty. Avec des commandes basiques de déplacement, celles du tir ressemblent à l'autre principal FPS de Wii U, ZombiU. Seul hic ici, une maniabilité de l'arme quasi impossible, on ne peut viser qu'avec du temps et à l'arrêt, autrement on vise au hasard à nos risques et périls... Ce problème finit par se compenser au fil du jeu lorsque notre James Bond gagne de l'expérience. D'ailleurs, un choix digne de l'agent 007 s'offre à nous en terme d'armes et de gadjets : on retrouve tous les pistolets et fusils mitrailleurs mythiques, avec en plus la possibilité de les customiser avec des améliorations (silencieux, lance grenade, lunette, laser, etc…), mais aussi de nombreux de gadgets comme la montre laser à détecter les ennemis, téléphone appareil photo, scanner, fléchettes endormantes, de divertion, etc... Autre problème ici, la surexploitation du téléphone portable, qui n'existait même pas à la sortie des premiers films où l'on joue ! La sélection de ces armes, de leurs accessoires et des gadgets se font sur le Gamepad, qui agit encore ici comme notre "sac à dos". Une utilisation bien pensée.

Mais les commandes ne font pas tout le jeu, et il se trouve que 007 Legends est assez répétitif. Les missions se résument à : inflitration, découverte d'indices et de la James Bond Girl, tirs sur tout le monde, puis combat contre le grand méchant, et oui ! Malgré une intelligence artificielle des ennemis assez limitée (ils sont parfois capables de nous repérer de très loin à la lumière alors qu'ils ne nous voient pas à un mètre à côté d'eux dans l'ombre), les moments d'inflitrations sont peut être les meilleurs. C'est dans ces séquences là que l'on peut réfléchir et non tirer comme un bourrin pour avancer, car il faut tuer au silencieux, éviter que les corps ne se voient, éviter les caméras, etc. Et c'est aussi là que l'on peut profiter des décors plutôt bien reproduits de l'univers de James Bond ! Les séquences d'avance en tir, elles, ne sont pas de tout repos, sans abri pour tuer ses ennemis avant qu'eux ne vous tuent, la progression est quasi impossible. En effet, que ce soit en mode classique (pas de barre de vie, énergie qui se récupère au repos) ou en mode agent (avec une barre de vie), il n'en faut pas énormément pour tuer notre James Bond, ce qui rendent certains passages non pas durs mais lassants tellement on pense qu'ils sont impossibles à achever. Pour finir le tour de ce gameplay (répétitif donc), il y a les combats de corps à corps avec le principal ennemi. Autant vous dire qu'il n'y a pas vraiment de combat, car il suffit juste d'appuyer sur les boutons indiqués sur l'écran pour achever votre adversaire… Un fight entre Guitar Hero et Just Dance, simplement raté. Cependant, quelques séquences viennent changer un peu de ce schéma de missions comme une poursuite en ski, en voiture, du tir en hélicoptère… qui, sans être géniaux, font du bien de changer un peu.

Niveau graphismes, les personnages de ce 007 Legends sont bien reconnaissables, mais pas exceptionnels (sauf pour les gameuses fans de Craig) et n'exploitent pas du tout toutes les capacités de la Wii U. Ils remuent souvent la bouche dans le vide lorsqu'ils sont censés être doublés, avec des voix françaises qui ne sont pas celles des films. Les décors, eux, sont beaux, mais connaissent malheureusement quelques bugs.

Le multijoueur, lui, est peut-être la seule partie du jeu sans réel défauts (autre que ceux que l'on retrouve du mode solo, comme la maniabilité de l'arme…). Avec 8 maps à l'image des films et 12 modes de jeux, pour 12 joueurs en ligne ou 4 en écran partagé, il y a vraiment de quoi passer du bon temps.

En conclusion, 007 Legends est un jeu qui, malgré son bon fond, ne peut séduire que les fans de James Bond désireux de se plonger un bon petit moment dans son univers. On en ressort tout de même avec une sensation de bâclage et de jeu pas fini, ce qui est très dommage, car 007 Legends avait vraiment du potentiel.

- Laurie Montagner


ART



DESTRICTED : DÉCONSTRUCTION DU GENRE PORNOGRAPHIQUE (+16)

ATTENTION, CET ARTICLE CONTIENT DES TEXTES QUI ÉVOQUENT EXPLICITEMENT LA SEXUALITÉ ET LA PORNOGRAPHIE, IL EST DÉCONSEILLÉ AUX MOINS DE 16 ANS, CERTAINES EXPRESSIONS POUVANT CHOQUER LE JEUNE LECTEUR.

Destricted est un projet filmique collectif réunissant sept artistes de nationalités différentes mais aux sensibilités avec une filiation notoire, autour des thèmes de l'art et du sexe: les américains Larry Clark (Impaled), Matthew Barney (Hoist) et Richard Prince (House Call), le britannique Sam Taylor-Wood (Death Valley), la yougoslave Marina Abramovic (Balkan Erotic Epic), l'italien Marco Brambilla (Sync) et le français d'origine argentine Gaspar Noé (We fuck alone). Le concept du projet repose sur une idée de base ambitieuse et originale s'interrogeant sur la possibilité de concevoir la pornographie (et plus particulièrement le cinéma du genre) comme un moyen d'expression artistique à part entière. Destricted a été présenté en 2006 dans le cadre de la Semaine de la Critique, section parallèle du Festival de Cannes. Le concept a également été projeté, la même année, aux festivals de Sundance, Locarno et Rotterdam, et enfin dans l'enceinte de la prestigieuse Tate Modern Gallery de Londres. Il s'agit de la première œuvre collective classée X.



Le producteur Mel Agace explique comment est né le concept Destricted : "J'ai écrit un guide sur le sexe (Sexe, éd. Hachette, 2003), une sorte de manuel rassemblant toutes les pratiques sexuelles. Bien évidemment, la pornographie faisait partie de mes investigations. J'ai fait des recherches et j'ai été très étonné de constater qu'il existait aussi peu d'alternatives aux clichés d'usage (aussi bien en vidéo que sur Internet), mais aussi de voir à quel point les choses étaient encore très "seventies". Ce qui nous intéressait, c'était de voir comment et qui allait pouvoir relever le défi de s'attaquer à ce genre." Son partenaire Neville Wakefield poursuit : "En fait, l'idée est venue comme un défi lancé à ceux qui aiment la pornographie mais qui sont affligés par le manque de créativité esthétique du genre. L'expérience était de voir comment le langage, les codes de la pornographie, allaient pouvoir survivre à travers une véritable volonté artistique."

Il s'agit donc d'un exercice de style pour ces sept réalisateurs. Ainsi, les sept courts-métrages qui composent ce corpus s'essayent à prouver que l'art et le sexe ne sont pas incompatibles, et qu'il est possible au cinéma pornographique de représenter la sexualité avec une réelle préoccupation esthétique.

Dans cet article, je me propose d'étudier spécifiquement comment le projet Destricted représente le corps masculin dans sa sexualité comparativement au genre pornographique. Dans cette optique, je suivrai ce que j'ai choisi de nommer le processus d'accomplissement de la sexualité, décliné en trois étapes qui me paraissent fondamentales : le désir sexuel, le coït en lui-même, et la fin de l'acte. Mais d'abord, et afin de mieux cerner les enjeux de Destricted pour la représentation du corps masculin dans sa sexualité, revenons brièvement aux enjeux de la pornographie en soi.

PORNOGRAPHIE : UN GENRE CINÉMATOGRAPHIQUE DÉCRIÉ

Défouloir masturbatoire ou encore véritable exutoire sexuel, la pornographie (du grec ancien pórnê, prostituée, et gráphô, (qui signifie écrire), ne se départit pas d'une certaine jubilation, glauque certes, mais éminemment présente. Partant du regard de l'homme «mâle» sur le corps sexué de la femme

ramenée quant à elle bien souvent au rang de femelle, elle est de fait à l'origine un cinéma créé par des hommes pour des hommes (malgré une réappropriation féminine plus tardive par des réalisatrices comme Ovidie, qui se donnent pour but de redéfinir les aspirations du genre afin de satisfaire les femmes). Elle exacerbe par conséquent à outrance le désir sexuel masculin et met en scène diverses pratiques sexuelles qui visent à exciter le spectateur. On pourrait affirmer assez radicalement qu'il s'agit d'un cinéma nombriliste, qui se regarde lui-même en train d'être regardé, un cinéma cyclique et de surcroît répétitif, mais il est avant tout un cinéma vorace, qui engloutit à lui seul plus de 70% de l'industrie filmique (officielle et non-officielle).

A la fois surexposée, présente partout (librairies, sex shops, tabacs presse…) et cachée (personne n'en parle de manière assumée), la pornographie se définit comme la « représentation complaisante de sujets et de détails obscènes » (Le Petit Larousse, 2006). Il s'agit d'un domaine qui reste très controversé, car la pornographie s'associe à une certaine honte. La société occidentale, qui la diffuse très largement et la condamne officiellement d'un même mouvement, contribue à son ambivalence, si bien que la honte ne prend en définitive qu'un seul visage : la honte d'y avoir recours, en raison d'un certain nombre de facteurs. En effet, elle est accusée, entre autres, d'avilir l'homme aussi bien que la femme, de stigmatiser, formater et enlaidir les fantasmes sexuels, et surtout, de donner une représentation fausse et dégradante de la sexualité et des rapports homme/femme pouvant mener à des comportements dangereux qui menacent l'intégrité physique et morale des genres, sans parler des effets ravageurs, sinon destructeurs, qu'on lui prête sur les âmes sensibles et les esprits encore influençables (notamment les populations jeunes).

Mais le plus important grief porté à l'encontre de l'industrie pornographique reste qu'en son sein, l'individualité de l'homme comme de la femme n'est pas requise : l'un comme l'autre sont de pures mécaniques (cf. Nancy Huston, Reflets dans un œil d'homme). Dès lors considéré comme une usine à viande où les acteurs ne seraient que de la chair à pellicule, le cinéma pornographique n'a, officiellement du moins, pas bonne presse. Officieusement, il en va tout autrement, comme le prouve la seule pléiade de films et vidéos amateurs circulant librement sur le net.

Le cinéma pornographique, dans l'ensemble, reflète donc les fantasmes masculins. Ce sont surtout deux d'entre eux qui reviennent de manière systématique, voire obsessionnelle: «un corps masculin qui exacerbe une virilité infatigable et infaillible, et un corps féminin jeune, voire très jeune, offert et indéfiniment excitable et excitant» (Nancy Huston, ibid).

Ce qui fait la spécificité de la démarche de Destricted, c'est que ce collectif se propose d'intégrer l'art à ce milieu qui n'a a priori pas d'autre aspiration que celle, disons-le crûment, de faire répandre leur sperme aux hommes. Selon Nancy Huston, la différence majeure entre l'art et la pornographie est que le premier, contrairement au second, laisse une place au mystère (en ce sens, la différence semble la même que celle existant entre érotisme et pornographie). Mais l'auteur ajoute que, dans la pornographie, ce qui réagit, c'est le corps, au travers d'un effet d'excitation très court qui ne dure pas. Dans l'art, au contraire, l'intérêt est plus long et a été pensé pour durer.

La place du corps masculin dans la pornographie semble donc n'avoir que peu d'alternatives. Car si la masculinité-puissance, la virilité dominante et conquérante est majoritaire, elle s'éloigne de la réalité et instaure, là aussi, une dictature qui préconiserait qu'un corps masculin, dans sa sexualité, se doit d'être toujours plein d'ardeur et de fougue, inépuisable, en plus de répondre aux canons du genre (sexe à la taille impressionnante, corps massif et musclé, imberbe, censé donner une impression d'omnipotence, etc.). Ce n'est pas un corps réel, car son but est de faire fantasmer. Destricted joue-t-il donc de cette représentation, ou offre-t-il une nouvelle perspective au corps masculin ?

MISE EN SCÈNE DU DÉSIR SEXUEL DE L'HOMME

Le fantasme

Hoist, de Matthew Barney (14"37)

Première étape de la sexualité humaine, indépendamment même des genres, le fantasme est ce qui mène au désir sexuel. Or, si représenter crûment les fantasmes masculins est bel et bien l'apanage de la pornographie (par vision subjective le plus souvent), représenter le corps masculin lui-même soumis aux fantasmes pourrait constituer un réel point de départ à la réflexion Destricted, et le court-métrage Hoist semblerait s'y être attelé. S'inscrivant dans le cadre du projet mené au Brésil pour le carnaval de Bahia par Matthew Barney avec le musicien Arto Lindsay, après l'achèvement de son Cremaster Cycle, Hoist décrit une étrange rencontre entre deux personnages: le Green Man, et un engin élévateur de plusieurs tonnes. Dans un univers totalement fantasmatique, Hoist évoque l'impossible fusion de la mécanique brute et de la chair tendre, mais laisse par là-même également libre cours à l'imagination débridée qui caractérise les fantasmes.

Les trois premières minutes du film sont pour le moins énigmatiques : gros plan sur un sexe d'homme noir vu comme un petit animal dans un nid constitué par ce qui semble être un mélange de plumes, de poussières duveteuses et de mousse, qui grandit peu à peu jusqu'à atteindre une érection paisible. Nous sommes ici en présence d'une vulnérabilité du sexe masculin qui suscite chez le spectateur une émotion trouble, renforcée par le silence et l'obscurité (les couleurs sont un camaïeu de gris, vert, noir et brun) : on se sent attendri par la fragilité de ce sexe tapi dans l'ombre. Cette manière de représenter le phallus constitue une première surprise, et un premier contraste par rapport aux codes du genre pornographique : d'une manière générale, nous ne sommes pas habitués à voir un sexe masculin au repos, ni

même pendant que son érection s'accroit. Dans l'imaginaire pornographique, c'est un phallus à la virilité rigide, conquérante, et surtout un phallus déjà prêt qu'on nous présente : il n'y a pas de phase de transition, pas d'étapes, le désir est immédiatement là, figé dans un sexe « prêt-à-prendre ».

La séquence suivante rompt le rythme lent et calme des premières images : dans un plan moyen, le spectateur est mis en présence de diverses machines industrielles et agricoles (tracteurs, etc) où les seules présences humaines (et masculines) sont les ouvriers qui s'affairent tout autour. Ce plan permet de faire comprendre que l'homme à qui appartient le sexe du début est installé au centre d'une machine (l'engin élévateur), où il se masturbe. Suivent un gros plan sur le gland vu de face, en train de laisser s'écouler de lourdes gouttes de sperme, accompagné de bruits humides car l'homme est en train de faire aller et venir son sexe entre ses mains. C'est assez cru, mais les couleurs atténuent quelque peu l'impression d' «affronter» ce sexe. La caméra recule ensuite, et dévoile l'homme en train de caresser la machine comme un partenaire sexuel, toujours avec une absence de précipitation, une lenteur complètement à l'opposé du rythme frénétique de la pornographie. A ce stade, ses mains sont couvertes de sperme. Il touche une partie mobile tournant sur elle-même, et finalement se cambre (laissant voir au spectateur qu'un objet oblong est inséré entre ses fesses ; comme une gousse, une coloquinte. Cela parait végétal, mais sa couleur grise le rend abstrait). On peut voir là une référence aux godes, plugs et autres substituts de phallus qui prolifèrent dans les films pornographiques, même si là encore, nous sommes surpris : jamais ou presque on n'en fait usage sur un corps masculin, excepté dans les films pornographiques gays. L'homme frotte son sexe à la partie tournante, il semble à la fois rechercher du plaisir dans ce seul contact, et à la fois tenter de modeler, façonner son sexe, peut-être afin de l'adapter pour mieux s'unir à la machine. L'homme s'accroche pour maintenir son sexe en contact avec la caresse rotative, son rythme de caresse s'accélère, mais le court-métrage s'arrête avant de nous donner la possibilité de savoir si l'acte a mené à l'orgasme.

Dans ce court-métrage, le corps masculin est assez peu vu en entier, ce qui constitue un point commun avec le cinéma pornographique qui privilégie les gros plans et fait ainsi des corps des corps morcelés, rendus anonymes et universels, des corps-fantasmes loin du réel. Cet homme sauvage, cette machine indifférente, ces pièces mécaniques, ce silence vocal opposé aux bruitages industriels, tous ces éléments font de la froideur de l'échange entre l'homme et la machine, une interrogation latente à propos de la solitude face au désir, que seul le fantasme serait à même de combler.

La masturbation

Le thème de la solitude du corps face au désir trouve naturellement écho dans la masturbation, même s'il ne représente qu'une interprétation possible de la masturbation en soi. C'est pourtant cette dimension qui prédomine dans deux des courts-métrages de Destricted : Death Valley de Sam Taylor-Wood, et We fuck alone de Gaspar Noé. Cependant, chacun d'eux livre encore une interprétation différente quant à la représentation de l'acte masturbatoire pour le corps masculin.

Death Valley, de Sam Taylor Wood (8"25)



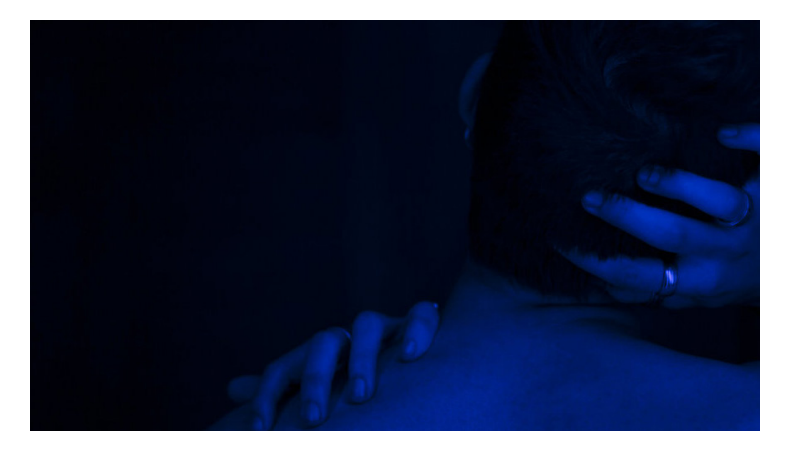
La Death Valley, ou Vallée de la Mort, est connue comme le point le plus bas de l'Ouest américain et l'un des endroits les plus chauds du monde. C'est sur cette terre inhospitalière, aussi fascinante qu'impossible à conquérir, qu'un jeune homme va entrer dans le champ de la caméra et se livrer à la masturbation. La Death Valley fait ici explicitement référence à la solitude, dont elle est la métaphore hyperbolique : un lieu sauvage, aride et sec, où l'on se perd soi-même, mais qui indique aussi que tout est possible. On pourrait là aussi se trouver dans le domaine du fantasme, mais ce n'est pas le propos du court-métrage, qui tire son intérêt de la tension qu'il instaure entre le jeune homme et son orgasme : le spectateur a littéralement l'impression d'un combat entre les deux. L'orgasme semble ne pas vouloir venir, et cela, à la différence de la pornographie, ne témoigne pas d'une quelconque endurance virile, mais du côté « peine-à-jouir » de la situation. Le lieu n'est propice ni aux dérives fantasmatiques, ni au partage. Ainsi en va-t-il de la solitude, qui nous livre à nous-mêmes, et qui dans le désir nous rend humbles, presque soumis, comme ce jeune homme. Pourtant, ledit jeune homme ne manque pas des atouts virils que l'on met en avant dans la pornographie d'une part, mais qui sont également mis en valeur par la société, de manière tout à fait arbitraire : un corps jeune, de type occidental, musclé, en bonne santé, endurant, un beau visage, un sexe à la taille remarquable, etc.

Ce court-métrage est d'abord filmé en un plan panoramique qui va de gauche à droite et rend compte de l'immensité désertique de la Death Valley. Puis la caméra s'arrête au moment où, au loin, une silhouette de jeune homme vêtu d'un jean et d'un tee-shirt rouge entre dans le champ. Pas de sons ambiants, seule une musique minimaliste à la guitare acoustique. S'ensuit un lent travelling avant, de plan d'ensemble jusqu'à un plan moyen permettant de voir le jeune homme

en pied. Le jeune homme enlève son tee-shirt, s'agenouille, glisse la main dans son jean et commence par se toucher, se masser le sexe, avant d'abaisser son pantalon à mi-cuisses pour se masturber franchement. Pendant ce temps la caméra zoome encore un peu, puis se fige au moment où le jeune homme prend un rythme qui semble lui convenir. La seconde partie du film se déroule en plan fixe. Le jeune homme se masturbe de plus en plus vite et fort, la musique change et devient plus dynamique, et la position de la caméra offre au spectateur le loisir d'étudier toute la variété des expressions de son visage : tantôt il semble en souffrance, tantôt en pleine lutte, tantôt proche de la délivrance. Jusqu'à ce qu'enfin cette délivrance arrive, et le jeune homme pousse un cri que l'on voit mais que l'on n'entend pas, cela semble presque un cri de victoire. Puis le corps retombe, prostré, soulagé… mais comblé ? La posture finale, un corps replié sur lui-même, nous permet d'en douter, car elle renvoie sèchement à la solitude et semble demander « et maintenant ? ». Après l'orgasme, tout le poids de la solitude retombe, et le désir n'est plus un moyen de lutter contre elle.

Ainsi, à la différence de la pornographie, qui montre un assouvissement total du désir et laisse le corps masculin à l'écran satisfait, le court-métrage de Sam Taylor-Wood semble interroger le spectateur et la réalité de son désir, lorsque la solitude face à lui renvoie à la masturbation, certes, mais peut-être aussi au recours à la pornographie. On pourrait même s'avancer et dire que la fin du court-métrage pourrait bien être une mise en abîme des orgasmes procurés par la pornographie : à sens unique, qui laissent satisfait, mais non pas comblé.

We fuck alone, de Gaspar Noé (23"31): clivage homme/femme dans l'expression du désir



A la différence de Death Valley, qui symbolisait la solitude par l'immensité d'un espace, le court-métrage de Gaspar Noé la renvoie à quelque chose de plus concret : la solitude du corps dans une chambre. Avec son titre évocateur (clin d'œil au titre de son premier long métrage I stand alone), We fuck alone propose au spectateur un jeu de miroir entre deux adeptes du plaisir solitaire, chacun dans leur chambre : une jeune femme et son ours en peluche, un homme et sa poupée gonflable. Le « partenaire » sexuel de ces deux personnages crée d'ores et déjà une opposition nette entre les deux dans la manière d'exprimer leur désir. De plus, dans la chambre du jeune homme tourne à la télévision un film pornographique, comme une mise en abîme du sujet. Présenté sous forme de montage alterné évoluant entre les deux personnages, les coupant l'un de l'autre de manière à faire ressortir leur solitude, le court-métrage travaille une image déjà mouvante de manière stroboscopique, et la couple à une bande-son sourde, assommante et caverneuse, comme des battements de cœur.

Le court-métrage commence par montrer un couple faisant l'amour contre un mur, de manière assez brutale. Le spectateur averti comprend rapidement qu'il s'agit d'images pornographiques. L'image est en noir et blanc et sa qualité laisse penser que la caméra filme un film passant à la télé. La caméra zoome sur ce film qui tourne et le retravaille, en noir et blanc, puis en couleur, s'éloignant progressivement pour révéler ce que le spectateur supposait : la télé diffusant le film. Puis le décor change, les lumières deviennent chaudes, rouges, oranges, véhiculant une impression de confinement. On voit une jeune fille nue dans son lit se masturbant en serrant son ours en peluche contre elle. Puis cette jeune fille est mise en parallèle avec un jeune homme qui se masturbe dans sa propre chambre, avec une poupée gonflable. C'est dans sa chambre que se trouve la télé diffusant le film pornographique sur lequel s'ouvre le court-métrage. Le montage alterné est ici oppressant, baladant le spectateur dans une étrange alternance fille/homme/film porno. On remarque une ressemblance dérangeante entre la jeune fille et la poupée gonflable, brunes toutes les deux. Cette « inquiétante étrangeté » va contribuer au mal-être du spectateur puisque l'homme, emporté par la fureur de son désir, va devenir de plus en plus violent avec sa poupée. Par contraste, la jeune fille semble douce, innocente, obnubilée par son propre plaisir et ignorante de l'image dégradante qu'on lui prête, au travers d'un substitut sexuel, dans une autre chambre. L'homme enfonce un pistolet dans la bouche de sa poupée gonflable, secoue violemment sa tête en se masturbant au-dessus d'elle, il la traite comme l'objet qu'elle est, mais la mise en scène de la violence de son fantasme, renvoie à la violence de l'expression de son désir, ici complètement opposé au désir féminin. La jeune fille qui se masturbe avec douceur, même si elle le fait frénétiquement, est filmée de surcroît avec quelque chose qui la rattache encore à l'enfance, son ours en peluche. Le film se termine sur la vision de l'homme et sa poupée, et sur les images du film pornographique, où l'acteur vient d'éjaculer sur le visage de sa partenaire. L'écœurement est porté à son comble.

Ce que Gaspar Noé donne à voir dans ce court-métrage, outre la solitude oppressante, représentée par l'huis-clos des chambres, c'est la folie qui ressort dans le désir, folie qu'on laisse s'exprimer sous prétexte que l'on est seul. Le film présente une vision clivée homme/femme au travers de laquelle l'artiste montre non seulement un certain cliché (le côté animal, bestial même, du désir sexuel de l'homme, soumis à l'image pornographique, par opposition au désir « pur » de la femme, aux fantasmes préservés de cette image), mais dénonce également l'impact négatif de la pornographie sur la sexualité, qu'elle aliène. Et en effet, on ne peut s'empêcher de se demander comment le jeune homme

aurait agi avec une véritable femme, peut-être la jeune fille brune, et il reste difficile pour le spectateur de mettre de la distance entre ce jeune homme et sa manière d'exprimer son désir solitaire. C'est cette impossibilité du spectateur à relativiser qui crée son malaise, son impression d'enfermement, et son dégoût.

Le coït

Destricted propose une vision totalement désenchantée de l'acte sexuel, car il le présente comme une réalité déformée, formatée, mais surtout enfermée par la pornographie, qui devient alors le prisme unique au travers duquel s'observe la sexualité. Cette démarche est particulièrement visible dans les courts-métrages Impaled, House Call et Sync. Tous trois présentent une double critique des différents aspects de la pornographie : Larry Clark travaille sur la représentation de fond de l'acte sexuel, tandis que Prince et Brambilla s'attaquent à la forme. Toutes deux instaurent donc un nouveau rapport au corps et, dans le cadre qui nous inétresse, au corps masculin.

UNE CRITIQUE DE FOND DE LA REPRÉSENTATION DE L'ACTE SEXUEL PAR LA PORNOGRAPHIE

Impaled, de Larry Clark (37"28)



Le court-métrage de Larry Clark est le seul de Destricted à se présenter sous forme de documentaire. Il s'agit presque d'une étude sociologique à propos du formatage des mœurs et des désirs de l'Amérique puritaine par la pornographie (mais l'étude peut s'élargir à tout le monde occidental). Les scènes filmées, de même que les personnages, sont réels, et cela change le regard du spectateur et sa perception de ce qu'il voit et entend. Impaled ne masque d'ailleurs pas l'aspect technique du reportage et ne se soucie pas de faire oublier la présence de la caméra : les caméras et les actions « en coulisses » sont visibles à l'écran, de même que les réglages, les mises au point et les problèmes d'ouverture du diaphragme. Ils font partie intégrante du documentaire, qui joue ainsi sur l'authenticité et se fait donc le relais d'une certaine forme de vérité. Il n'y a par ailleurs que peu de travail sur l'image, qui révèle donc là son pouvoir brut, provocateur.

Ce court-métrage répond directement à la problématique majeure de la pornographie, selon laquelle elle influencerait les mœurs. Larry Clark y organise, dans un séjour avec canapé, un casting de jeunes hommes. Il les interroge sur leur motivation, leur perception du sexe et leur rapport à la pornographie. Au cours de cet interrogatoire, le spectateur découvre l'impact qu'a eu sur cette génération de jeunes hommes l'apprentissage de la sexualité à travers la pornographie. Ensuite, et de manière ironique, l'artiste offre à l'heureux élu la possibilité de réaliser son plus grand fantasme : coucher avec une actrice de films pornographiques, choisie parmi d'autres par le jeune homme sur des critères tels que son expérience, les scènes qu'elle accepte de tourner, et son apparence physique. Ici, Larry Clark inverse la tendance qui veut que, dans les films pornographiques, ce soit la femme qui se livre pour la première fois devant la caméra.

Le film se découpe en deux parties, la première étant consacrée à l'audition des deux protagonistes. L'interrogatoire des jeunes hommes amateurs de films pornographiques, principalement focalisé sur leur rapport personnel au sexe, laisse ressortir toute l'influence qu'a eue la pornographie sur leur sexualité. Cela laisse naturellement présager de son impact sur l'éducation sexuelle de toute une génération. Leur témoignage est saisissant : les jeunes hommes sont filmés de face, en plan rapproché. Ils font preuve d'une attitude étonnante puisque très sereins et francs dans leurs réponses. De son côté, Larry Clark, s'effaçant derrière ses questions, ne semble pas avoir de parti pris, même si le fait d'amener le jeune homme retenu à participer à un tournage de film pornographique avec une actrice de son choix est une manière très grinçante de montrer son propre nihilisme. En effet, on ne peut qu'être étourdi par le constat alarmant qu'il présente du sexe chez les jeunes, ainsi que par les ravages de la pornographie sur leur manière de penser ou d'aborder les femmes.

Sans surprise ou presque, le jeune homme retenu possède un corps de type occidental, blanc, imberbe, musclé mais fin, qui sera confronté à un corps féminin plus vieux, puisque l'actrice choisie est, elle, quadragénaire. La seconde partie du film montre les deux protagonistes en action. La femme s'y placera dans des positions de soumission tout à fait propres à la pornographie, tandis que le jeune homme sera dominant, mais sa carrure frêle, de même que le fait que l'initiative appartienne à la femme, casse un peu cette image ordinaire. Leurs ébats sont entrecoupés par des interventions techniques invisibles dans les films pornographiques, comme le nappage des sexes à l'aide de lubrifiant en tube. Si les actes en eux-mêmes sont dépourvus d'intérêt (fellation et pénétration sur le canapé), car ils sont similaires, par leur représentation (cadrages sur les parties en action, plans serrés, plans grossiers, gros plans…) et leur contenu, à ce que l'on retrouve dans un film pornographique, ce qui compte dans leur filmage, c'est justement qu'ils aient été filmés. Toute l'ironie de Larry Clark perce dans cette séquence. Le spectateur est ici en présence d'un porno réel, un porno de la vraie vie, qui le dérange entre autre parce que de part sa réalité, il n'entre pas dans la représentation d'un quelconque de ses fantasmes. Nous assistons à la réalisa-

tion du fantasme du jeune homme, et la caméra se focalise beaucoup sur les expressions de plaisir de son visage. Par le nihilisme dont cette séquence filmique rend compte, nous avons plutôt envie de détourner les yeux.

UNE CRITIQUE DE FORME

House Call, de Richard Prince (12”29)

Le court-métrage de Richard Prince reprend le thème du formatage directement à la source, puisqu'il parle avant tout du formatage visuel dans lequel s'enferme la pornographie et dans lequel elle enferme ses adeptes, livrant une représentation stéréotypée des corps. En effet, l'artiste se réapproprie les images d'un film porno des années 80, et là encore selon la technique du found footage, il les recadre, les refilme sur un écran de télévision, ce qui les altère, leur donnant une plasticité à base de pixels de couleurs, et les synchronise enfin avec une musique décalée. Ce court-métrage renvoie à une époque où la pornographie ne connaissait pas l'âge d'or d'aujourd'hui, et quand le plaisir qu'elle offrait était encore bien enfermé dans le tabou : une époque nettement en désaccord donc avec celle décrite par le film de Larry Clark.

Le film, qui retrace les ébats d'un médecin et de sa patiente (la consultation débordant naturellement), est ainsi détourné de sa visée première de film pornographique, car l'artiste détourne le formatage visuel de la pornographie en travaillant sur le rendu des images mêmes. Si dans ce film, le corps masculin dans l'acte sexuel exerce encore un contrôle sur le corps féminin, il n'exerce plus de contrôle sur son propre rendu à l'écran. Richard Prince, par l'enregistrement et le réenregistrement du clip, critique l'artificialité de l'acte sexuel et de la représentation des corps dans la pornographie, et, par la quasi-désintégration de la vidéo originelle, plus poussée, moque la prétention de la pornographie à la réalité sexuelle.

Sync, de Marco Brambilla (2”15)

Ce court-métrage se caractérise par un important travail sur le montage. En une minute, sur fond de batterie samplée, plusieurs milliers d'images allant du simple baiser à l'étreinte passionnée défilent. Ces extraits proviennent tant de films pornos pour adultes que de films hollywoodiens et de séries télés grand public. Le montage, frénétique (plus d'une dizaine d'images par secondes), fonctionne sur l'accumulation et laisse transparaître, au travers des corps, des formes et des visages en surimpression, un étrange mouvement ondulatoire. Ici, homme et femme sont traités de la même manière.

La nature stéréotypée et souvent dérivée de la façon dont le sujet pornographique est interprété au cinéma est ainsi soulignée par la création de cette forte impression subliminale qui se construit progressivement au travers un état de surcharge visuelle et, surtout, sensorielle. La continuité narrative originale contenue dans le matériel source est éliminée, et émergent alors de nouvelles chorégraphies visuelles. L'acte sexuel est réinterprété comme une danse musicale, rythmée, où les corps s'emboîtent et se complètent comme le font ces micro-images additionnées, multipliées les unes aux autres. Plus de domination du corps masculin, plus de soumission du corps féminin. Aucun corps n'est plus mis en valeur que l'autre. Marco Brambilla semble proposer une alternative, et signifier qu'une nouvelle réalité de l'acte sexuel est possible.

La fin de l'acte sexuel

On compte au moins deux visées finales à l'acte sexuel, plus ou moins représentées dans Destricted.

L'orgasme

Etrangement, la pornographie nie souvent l'orgasme du corps masculin, sinon pour couvrir allègrement le corps féminin des sécrétions qu'il amène, de la manière la plus abondante et la plus humiliante possible. Au contraire, la femme dispose de toute une pléiade d'expressions, de moues, de cris, de soupirs, de gémissements, de plaintes et de postures destinés à prouver qu'elle jouit, presque à chaque étape de l'acte sexuel, et à souligner la puissance de cet orgasme, dans le seul but toujours d'exciter un spectateur supposé masculin.

Pour ce qui est des diverses représentations de l'orgasme masculin dans Destricted, on s'en réfèrera pour le détail aux analyses précédentes des différents courts-métrages qui composent ce corpus. D'une manière générale, on retiendra cependant que la représentation de l'orgasme masculin passe de manière plus ou moins nécessaire par la représentation d'un sexe masculin qui éjacule (plusieurs fois dont une en gros plan dans Hoist, surtout en-dehors du sexe féminin dans House Call, et de manière presque anecdotique dans Impaled), plus rarement par les expressions du corps ou du visage (Death Valley). Enfin, certains courts-métrages font pour leur part catégoriquement l'impasse sur cet aspect de la sexualité (We fuck alone et Sync), concentrant leur attention sur l'acte sexuel en lui-même, le « faire le sexe » et non pas l'aboutissement de ce « faire » (masturbation solitaire pour We fuck alone, en couple et plus pour Sync).

Ainsi, l'orgasme masculin n'est bizarrement l'aspect privilégié ni du cinéma pornographique, ni de Destricted.

La fécondation

Balkan Erotic Epic, de Marina Abramovic (13”04)

De manière assez remarquable, car ce fait détonne avec les autres courts-métrages qui composent le corpus Destricted, et fait par conséquent la particularité de Balkan Erotic Epic, le court-métrage de Marina Abramovic ne met en scène le corps masculin que pour souligner son rôle dans la procréation. Cela constitue une différence fondamentale avec la pornographie, car la fécondation y est non seulement absente, mais bien évidemment niée : on se focalise sur l'acte

sexuel comme une fin en soi, menant au plaisir. Le phallus y est représenté comme l'instrument de ce plaisir (plaisir pour l'homme d'abord, mais aussi le seul biais par lequel la femme serait susceptible à son tour de jouir). Or, la fécondation du corps féminin par le corps masculin (on pourrait ici tout aussi bien remplacer le mot « corps » par « sexe ») est la finitude première de l'acte sexuel si l'on considère que l'homme est un animal comme les autres. Cette finitude première a dans ce court-métrage remplacé la pornographie, c'est-à-dire la mise en scène de la finitude seconde, le plaisir. Ce fait n'est pas anodin dans la représentation de l'érotisme selon Abramovic. Car en effet, selon Nancy Huston (ibid), pour se sentir épanoui dans son érotisme, l'homme à besoin de savoir son sperme porteur de vie. L'homme contemporain est pourtant loin de désirer un bébé à chaque coït. Mais la fécondation n'est pas absente de l'esprit d'un amant passionné, en tant qu'autre manifestation du «pouvoir» du phallus, ce qu'il «fait» ou peut faire au-delà du plaisir, qui à la différence de la fécondation, est une donnée éphémère et périssable.



Marina Abramovic illustre dans ce court-métrage le folklore balkanique avec des images presque surréalistes. Une, puis des femmes en pleine nature, vêtues du costume traditionnel balkan, officient ensemble pour accomplir un rituel corporel visiblement destiné à une entité supérieure : elles massent leurs seins dénudés, visage tourné vers le ciel. Leur comportement nous parait étrange jusqu'à ce que le film suggère par le son, via des chants à l'intonation religieuse ou du moins sacrée, qu'il s'agit là d'une prière. Et en effet, Marina Abramovic dispense, par montage alterné, une fausse leçon d'ethnologie où les êtres humains (et plus particulièrement les femmes) pensent pouvoir se rapprocher des dieux grâce à l'érotisme. Elle explique pourquoi l'énergie érotique ne peut prendre sa source que dans des forces supérieures, qui ici s'apparentent au ciel et à la terre.

Ces femmes qui semblent se vouer au ciel et l'implorer, implorent en effet une entité bel et bien masculine, qui se manifeste ensuite dans la pluie bienfaisante, remplaçant métaphoriquement l'éjaculation et le sperme. Une courte séquence au début du court-métrage (1"17) donne à voir une scène de masturbation d'un homme nu, sous la pluie, en pleine nature (mis ainsi en parallèle avec le rituel des femmes), filmé en plan moyen. Cette séquence ramène dans l'esprit du spectateur l'image brute du corps masculin. Le fait que cet homme qui se masturbe le fasse justement sous la pluie ne fait de plus que nous rappeler cette visée fécondante. Un peu plus tard (5"35), le même homme se masturbe cette fois directement face contre terre, frénétiquement, comme s'il faisait l'amour à la Terre.La Terre nourricière dans les croyances primitives est évidemment associée à la femme pour son rôle maternel, de même que l'homme est associé au ciel. La caméra s'élève ensuite pour révéler dans une contre-plongée zénithale tout un rassemblement d'hommes accomplissant le même rituel de fécondation de la terre. La suite du court-métrage révèle les femmes, qui, relevant leurs jupes, courent et exposent plusieurs fois leur sexe nu sous une pluie battante. Ce faisant, elles semblent œuvrer pour s'assurer d'être fécondées. Sortes de Danaés balkanes (on se souvient que, dans la mythologie grecque, Danaé a été fécondée par Zeus sous forme de pluie d'or répandue sur elle), elles attendent du ciel un miracle procréateur. Cela nous permet de souligner une autre distinction majeure d'avec la pornographie opérée par ce court-métrage: hommes et femmes vivent ici leur érotisme et plus généralement leur vie sexuelle séparément, chacun de leur côté, et ne se rejoignent que par interposition métaphorique. Homme et femme font chacun l'amour avec un élément naturel figurant le corps de l'autre, mais jamais le court-métrage ne donne à voir les deux corps réunis. Le sperme de l'homme éjaculé dans la terre féconde la Terre-femme, le Ciel-homme qui se déverse féconde les femmes qui offrent leur sexe.

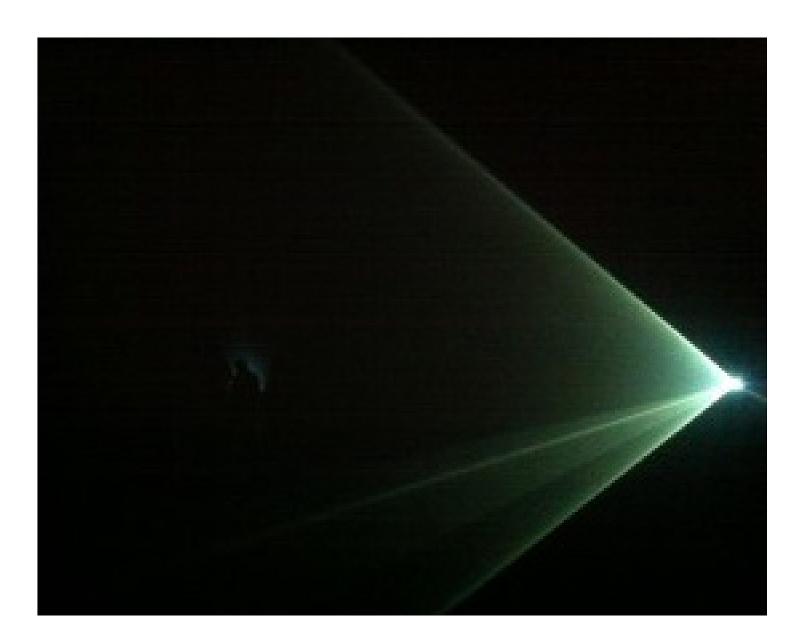
CONCLUSION : UNE TENTATIVE DE SYNTHÈSE

Le corps masculin dans Destricted est traité de manière très différente selon que l'on s'intéresse à sa forme ou à ce qu'il dégage. Au travers des sept courts-métrages de ce collectif, les stéréotypes pornographiques sont retravaillés, réinterprétés, parfois même désintégrés. De plus, Destricted s'intéresse à des thèmes délicats dans lesquels le corps masculin est peu représenté (fécondation, solitude dans la masturbation…), si bien qu'on en oublie que ces thèmes font aussi partie intégrante de sa sexualité. Destricted fait ainsi un pied de nez au visuel pornographique, jouant allègrement de ses codes dans la représentation du corps masculin. Ainsi, Destricted donne une autre réalité à la sexualité masculine, parfois grinçante, parfois métaphorique, mais il offre surtout au corps masculin une vérité dans toutes les étapes qui composent cette sexualité.

- Mael Baussand

ANTHONY MCCALL – SOLID LIGHT WORKS

Il n'est pas seul aux Abattoirs, le musée d'art contemporain toulousain, et pourtant c'est le seul nom que l'on retient : Anthony McCall. Depuis le 22 février dernier et jusqu'au 5 mai prochain, entre autres installations et supports, une de ses exposition s'y déroule et remporte un certain succès. Ce sexagénaire anglais, ancré dans l'art contemporain, développe un art particulier qui réveille tous nos sens.



L'aménagement de l'espace est réfléchi pour réaliser une immersion complète, c'est pourquoi on ne plonge que peu à peu dans l'obscurité, par paliers successifs. Une fois le seuil clef franchi, notre odorat est touché en premier par un relent de fumée aigre doux qui nous attrape le nez et nous attire dans ce voyage sensitif. C'est ensuite la noirceur quasi-totale qui nous frappe, où seuls des halos lumineux d'une clarté pure accaparent l'œil du spectateur. Cette lumière, structure d'une solidité en trompe l'œil, semble jouer sur le même terrain que les hologrammes, de par son effet de persuasion, de vrai/faux. Les curieux venus s'aventurer dans cette antre mystérieuse, observent avec attention et stupeur les sculptures lumineuses du britannique. Ceux qui prennent le temps et s'attardent sur différents points de vue remarquent que ce ne sont pas de simples sculptures mais des structures évolutives dont la migration lumineuse est d'une lenteur inouïe, quasiment imperceptible. D'autres vont aussi oser les traverser, tel le Passe-muraille de Marcel Aymé, en passant à travers un mur qu'ils avaient peur de briser. Sans briser l'installation, ils vont la modifier et devenir acteurs de l'exposition, rendant l'expérience encore plus intense. Ces œuvres fantomatiques sont parfois accompagnées de sonorités étranges variant selon les salles, comme celles d'un océan et de la faune qui l'entoure, et celles d'une grande agglomération vivante et pressée. Entre apaisement et stress, notre ouïe se retrouve transportée, et peut se croire à Londres, New-York ou Hong Kong, ou sur un littoral de Bretagne ou du Pays de Galles ...

Après la vue, l'odorat (lié au goût que laisse la fumée) et l'ouïe, le toucher est lui aussi présent pour parfaire ce voyage sensoriel et bouleversant. A chaque instant perdu dans cet espace clos et sombre, on tente de percevoir la lumière, de la sentir, de la toucher, en vain. C'est donc ce non-touché qui la représente pendant un instant, mais à force de s'évertuer à vouloir la ressentir, c'est alors la chaleur qu'elle diffuse qui nous permet d'être sûre de ne pas avoir rêvé son existence.

De quoi est composé le travail du britannique ? D'œuvres horizontales et verticales réparties sur trois salles évoquant de vieux projecteurs, transmettant un film conceptuel et monochrome, dont la durée ne peut être déterminée par le promeneur incapable de la deviner.
Anthony McCall entraîne ses congénères dans un univers à part entière qui dérègle toutes nos perceptions, tout ce que l'on croyait réel, voire possible ... On en ressort complètement déboussolé, conscient d'avoir vécu quelque chose de particulier, sortant de l'ordinaire.

Les autres artistes exposant aux Abattoirs complètent harmonieusement l'expérience précédente, tel Pierre Bismuth avec "Alternance d'éclaircies et de passages nuageux l'après-midi", et la répétition involontaire que chaque protagoniste fait chaque jour. Le visiteur est déjà perdu, et cette projection lui fait perdre encore un peu plus ses repères. Répétition, allées et venues, déjà vu, détails qui changent, tout se mélange ... Avec seulement quatre écrans, le français aura réussi à faire réfléchir et à troubler encore un peu plus le spectateur, sur la perception de son quotidien.

- Louison Larbodie



WWW.PAPILLONSDENUIT.COM

SUIVEZ-NOUS @PAPILLONSDENUIT #P2N

/FESTIVALPAPILLONSDENUITOFFICIEL